Pensée Orignale

L'esprit est tout le contraire de l'argent: moins on en a, plus on est satisfait.

Paul Mason



Sudbury — *volume 4, numéro 8 - mercredi 30 janvier 1991* — *courrier 2e classe*

La Laurentienne trouve enfin son recteur

L'oiseau rare prend le perchoir

Paul Ross est l'heureux élu

Bien qu'il reste encore la formalité d'un vote à tenir, les médias annoncent déjà que le nouveau recteur de l'Université Laurentienne sera M. Paul Ross, qui est actuellement le recteur de l'Université d'Arthabaska, dans le Nord de Alberta.

Le choix de M. Ross met donc fin à un processus de sélection manifestement ardu, puisqu'il aura duré un an et demi.

Ce qui suit est une lettre ouverte au nouveau recteur de la part du président de l'Association des étudiantes et étudiants francophones de l'Université Laurentienne.

Monsieur,

J'ai reçu le courrier du comité de sélection du recteur qui m'invite le lundi 28 janvier 1991 à voter pour votre candidature à la direction de notre université.

Didier Kabagema
président de l'AEF

Je dois vous avouer que je n'ai plus beaucoup d'estime pour ce comité, depuis qu'il est tant de fois revenu bredouille au Sénat pour en appeler à notre patience. Il faut croire qu'il cherchait une aiguille dans une botte de foin.

En fait, ceci est à votre avantage. Vous arrivez auréolé du signe de la rareté. Je ne dirais pas que vous êtes l'oiseau rare, car nous espérons que vous ferez mieux que chanter. Les étudiants francophones de l'Université Laurentienne n'ont que faire des ritournelles tellement ils en sont saturés.

Notre administration, au grand dam des étudiants francophones, ne se privent pas de bâtir des châteaux à Villefranche en France plutôt que de se soucier des francophones d'ici. Elle nous offre des programmes imcomplets depuis trente ans et ne se donne pas la peine de traduire tous les documents en deux langues. J'en veux pour preuve qu'il a fallu passer une motion au Sénat pour avoir le rapport financier sur l'Université canadienne en France écrit en français. À cela, une pluie de justifications inacceptables nous est donnée, qui en fait provoque un déluge de contestations.

Il faut souligner que certains de nos cadres universitaires se complaisent en ce moment à vivre d'intérim. À la question être ou ne pas être, ils répondent par un symposium folklorique qui à présent se cherche des convives à son comité de planification stratégique.

Il faut que vous compreniez Monsieur, que si vous êtes élu vous n'entrez pas dans une université comme les autres. Nos baraquements mal chauffés où les professeurs donnent leurs cours sont les preuves indéniables de l'importance que nos bureaucrates accordent à leur clientèle.

Nous tenons à vous dire que le prochain recteur de l'Université Laurentienne se doit de faire le ménage au sein d'une structure administrative trop lourde et paralysée par des esprits étroits. De plus, l'Association des Étudiants francophones tient à ce qu'il améliore les relations entre le corps professoral et l'administration. Depuis la grève de 1989, les remous persistent.

Je vous rappellerai que l'Association des Étudiants Francophones s'est prononcée pour une université francophone en Ontario. Ceci ne devrait en rien nuire à l'amélioration du statut bilingue de la Laurentienne, dans la mesure où de telles améliorations préparent l'avènement d'une vraie université française. Il suffira, le temps venu de la créer, que vous n'ayez pas la mauvaise grâce de vous y opposer tout en prétendant défendre les intérêts des francophones. Cette chanson-là, on en a soupé aussi.

Vous conviendrez donc que si le Sénat vous accepte, vous aurez un travail titanesque à accomplir. Et qui sait ? Vous êtes peut-être le messie que le comité de sélection du recteur nous fait sortir comme un lapin de son chapeau.

Saurez-vous prononcer "abracadabra" avec un accent français ?

DANS CE NUMERO:

LE GRAND CHAMPIONNAT DU GOLFE

Analyses intelligentes d'une guerre stupide

pages 3, 4 et 5

☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞

Présentation solennelle du troupeau orignal numéro 8 *(musique, s.v.p.)*

☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞

Ont jeté sur papier les fruits de leurs cogitations agitées (les rédacteurs-trices):
Bruno Gaudette, Didier Kabagema, Y. T. Toni, François Boudreau, Geneviève Ribordy, Hassan Bougrine, Christiane Rabier, Natalie Melanson, Jean-Daniel Ondo, Annette Ribordy, Josée Perreault

Ont fait danser leurs doigts menus sur les claviers atones (les dactylos):
Geneviève Ribordy, Mireille Ménard, Sandra Lee Dowse, Julie de la Riva, Marie-Noël Shank

Ont pourchassé sans merci les fôtes et coq-quilles (les correctrices-teurs):
Natalie Melanson, Normand Renaud

Ont prestement disposé tout ça sur les feuilles de format tabloïde (l'équipe de montage) :
Mireille Ménard, Luc Bonin, Normand Renaud, Geneviève Ribordy, Robert Poisson, Julie de la Riva, Christine Tellier

Ont dévoré (des yeux) leur journal préféré (les lecteurs-trices)
l'équipe entière de la formidable émission JeunEsprit au cable 7 (O.K la gang vous l'avez eue votre pub gratuite. Allez-vous nous laisser tranquille asteur ?)

ÉDITORIGNAL

Respectez le caractère français de l'AEF

L'Entre-deux : salon francophobe ?

Comment aborder avec tact et diplomatie cette question dé*licate que plusieurs discutent* tout bas, les dents serrées, depuis quelque temps ? Ben voici : c'est au sujet de la vague de "francophobie" qui, aussi contradictoire cela puisse-t-il sembler, a assiégé l'Entre-Deux, le salon des étudiants francophones.

Natalie Melanson

Pour les bonnes gens qui voudraient y venir, mais qui maintiennent les distances, c'est une affliction. Pour les uns, elle est effrayante par son caractère épidémique ; pour les autres, elle est tout simplement répugnante. Certes, il en existe quelques-uns qui, immunisés, continuent à venir; mais ils sont *rares, et peut-être seront-ils gagnés* un jour, sinon ils quitteront tout simplement, dégoûtés.

Quelle est la source de ce problème ? Pourtant, les conditions ne sont pas favorables à cette affliction; au contraire, elles devraient la décourager. Peut-être y a-t-il eu quelque mutation qui rende impuissant le système de défense profrancophonie de l'Entre-Deux? Examinons d'abord ses conditions pour voir s'il n'y aurait pas une déficience quelque part.

Trouvez l'erreur

À qui appartient le salon de l'Entre-Deux? À l'AEF. En cas d'oubli, au long ça veut dire "Association des Etudiants Francophones". Francophones, pas Francophobes ! Aurait-on *mal lu, par hasard ? Et francophone*, si on se réfère au Petit Robert, c'est quelqu'un qui parle français, que ce soit sa langue maternelle ou non. (Peut-être encore a-t-on lu définition de "francophobe" : c'est juste au dessus !).

Ce point clarifié, si on fait partie de l'AEF, c'est qu'on manifeste la volonté de s'affirmer en tant que francophone, pas juste en théorie, mais en pratique, aussi. Tout comme on ne fait pas partie d'un club de sport si on n'a pas envie de faire du sport ! Si on a des intérêts ailleurs, parler anglais par exemple, comme il se fait présentement à l'Entre-Deux de l'AEF, il y a une autre association pour ces étudiants-là. (Ou peut-être n'a-t-on pas eu assez de sous pour se payer une carte de membre à la AGE ?)

En deuxième lieu, pourquoi le salon de l'Entre-Deux existe-t-il? C'est un endroit, comme les pubs francophones, où peuvent se rencontrer les étudiants francophones (voir la définition au paragraphe précédent) qui veulent s'exprimer en français, sans être obligés d'avoir recours à l'anglais à cause de la présence d'unilingues anglophones. Ce milieu, qui met à notre disposition revues, journaux, musiques et jeux en français, ne devrait-il donc pas être propice à l'expression en français ?

Trouvez alors l'erreur dans cette image. On n'en trouve qu'une, celle de l'omniprésence de l'anglais. Toute autre chose semble être en ordre. Il doit être invisible, le virus de la francophobie. L'AEF, de son côté, fait son possible pour créer un environnement favorable à la francophonie, travaillant de pair avec l'équipe de l'Orignal déchaîné dans la lutte contre l'assimilation des francophones et pour la survie des Franco-Ontariens. Tout s'y passe en français; même nos ordinateurs parlent français!

Les conditions de ce lieu étant donc favorables à la francophonie, examinons alors l'affliction elle-même, dont l'unique symptôme est cette insistance à parler anglais. D'abord, pourquoi parler anglais ? Si c'est parce que c'est plus facile, sachons que la facilité de s'exprimer en français ne vient pas toute seule.

Si c'est parce qu'on préfère l'anglais, pourquoi avoir choisi cet endroit, aussi petit et rare soit-il dans son caractère francophone, comme lieu de détente, alors qu'il est un des rares endroits où l'on puisse, sans contrainte, parler français ?

Si c'est parce qu'on croit au bilinguisme, à la co-existence des deux langues, d'abord c'est raté puisque c'est l'anglais qui prédomine. D'ailleurs c'est la AGE (Association Générale des Etudiants) qui se dit bilingue, elle, alors que l'AEF ne l'est pas.

Des sofas confortables

Bon, si en répondant à ces questions on se définit comme francophobe, ou anglophile si on préfère, quelle est l'attraction de l'Entre-Deux, qui par définition devrait plutôt repousser? La seule réponse logique qui reste repose peut-être dans la commodité du salon pour son caractère d'intimité, ses sofas, son frigo, ses tables, son four micro-ondes. Ce n'est certainement pas à cause de son atmosphère francophone. Dans ce cas, cela consiste en un abus de l'AEF et une injustice envers les francophones de bonne volonté qui aimeraient bien un lieu de rassemblement français.

Ou bien ce virus passerait-il inaperçu chez les affligés? Les francophobes ne se rendraient-ils pas compte qu'ils parlent toujours anglais, et que oui, c'est correct et c'est normal de vivre et de parler en français, et d'aimer ça en plus! Le seul remède là resterait la prise de conscience qu'il y a un pro*blème, et qu'il faut faire* quelque chose. Mais cela ferait l'objet d'une autre longue analyse, qu'un francophobe guéri aimerait peut-être entreprendre.

Entre-deux contre AEF

Jusqu'à présent, l'AEF se tait devant ceci, voulant peut-être éviter le rôle de policiers du français qu'on a tous connus à l'école. Mais on n'est plus à l'école, on a le choix de parler français ou anglais, et on a surtout le choix de ne pas adhérer à une association qui ne reflète pas nos propres convictions! Et quelle honte quand un étranger, un journaliste par exemple, entre à l'Entre-Deux de l'Association des Etudiants Francophones, pour constater qu'on ne parle qu'anglais ici! C'est une contradiction choquante avec l'AEF qui est si vigilante pour la cause franco-ontarienne.

Oui, cet article est une attaque ouverte aux francophobes de l'Entre-Deux, qui n'a pas pour but d'insulter, mais de les réveiller à la véritable raison d'être de l'AEF et du salon, puisque les deux vont ensemble. S'ils ont des opinions contraires sur la francophonie, ou bien qu'ils les expriment ailleurs, ou bien qu'ils respectent la fonction originale de l'Entre-Deux.

Ce problème en est un que déplorent et discutent à voix basse les gens depuis quelque temps. L'appel est donc lancé à ceux qui auraient envie de fréquenter l'Entre-Deux mais qui l'évitent plutôt, dégoûtés par cette attitude francophobe. Venez quand-même, on a besoin de vous pour y remettre l'esprit francophone et pour rétablir l'harmonie qui devrait exister entre le salon et l'AEF.

Quant aux francophobes, vous êtes invités à répondre à cet article (si vous lisez le français). Après tout, toute attaque donne bien droit à une défense.

l'Orignal déchaîné

Rédaction:
Marie-Noël Shank
Geneviève Ribordy

Correction:
Normand Renaud
Natalie Melanson
Geneviève Ribordy

Trésorier: Pierre Perreault
Publiciste: Luc Bonin

L'Orignal déchaîné C-306B, Edifice des Classes,
Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6 (705) 673-6557

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs MacIntosh et imprimé par Journal Printing à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonnés (20 $ pour 12 numéros). Ceux qui désirent annoncer dans le journal devraient contacter Marie-Noël Shank au 897-5565 ou Geneviève Ribordy au 673-6557. Tarif pour la publicité locale: 20 ¢ par ligne agate.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans l'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain Orignal déchaîné sortira des marais le
le mercredi 30 janvier

La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est
le mercredi 6 février

Les orignaux attendent TA collaboration!

Ce sera encore meuh avec toi!

POLITICORIGNAL

Se préparer pour la fin du monde

Minuit moins deux, jasons encore un peu

Le sablier arabe laisse écouler les quelques minutes précédant une guerre probable. Bagdad et Washington ne se sont jamais compris. Javier Perez de Cuellar, secrétaire général des Nations-Unies, rend visite à Saddam Hussein pour parler de pain tandis que George Bush ne voit que très peu d'espoir dans ces pourparlers. Nos boats à woèle, (comme le monologuiste Yvon Deschamps les décriraient), circulent dans le Golfe Persique. "No blood for oil", manifestent quelques Américains pacifiques enragés devant la Maison Blanche. "No sir", crie-je devant toute cette crise. Il y a de l'espoir.

Du moins, je l'espère.

Bruno Gaudette

-Se chicaner, se réconcilier, font partie du quotidien arabe, a conclu un journaliste dans une émission du Point, car ils peuvent encore trouver une solution à ce conflit à la dernière minute.

Est-ce que ça ressemble à notre monde, oui ou non? Bref, la pagaille et l'entente demeurent des piliers du quotidien humain. Mes amis et moi parlions de la crise du Golfe Persique, un soir. Pour une rare fois, nous discutions d'un sujet existentiel autre que le cul. Danielle déduit, d'après l'Apocalypse, que le début de la fin du monde se situera dans un petit pays.

-L'Iraq, c'est un petit pays, qu'elle argumente de façon convaincante.

-Ouais, réponds-je, mais il faut pas croire tout ce qui est écrit dans la Bible.

-Voyons Bruno. Même si t'es pas trop croyant, la Bible ne dit pas de menteries.

-Toutefois, la Bible écrit par images...Surtout l'Apocalypse.

Nicole ajoute:

-Tes t'épeurante Danielle. Je veux pas une troisième guerre mondiale. Chus pas prête.

A son tour, Nelson, très calme, apporte son grain de sel:

-Pour se préparer à une guerre, il nous faut une batterie de char pis ben des cannages. La radio a fait un reportage là-dessus. Pis c'est ça qu'elle disait.

-Pourquoi? questionne Nicole, curieuse.

-Pour nous garder au chaud, répond-t-il, toujours aussi calme.

-C'est pas fou, conclus-je.

-Où qu'on va se trouver une batterie?, se demande-t-elle, toujours aussi inquiète.

-Des batteries de char, y'en vendent chez Canadian Tire, mentionne Danielle. Y se fendent le cul pour ça.

Nicole et moi, nous nous regardions, décidés de se procurer les outils de survie contre une guerre possible. Équipés, nous devrions ensemble trouver un abri nucléaire. Loin des bases militaires.) Mais où? Danielle et moi suggérons le Grand Nord, parmi les Inuits, les phoques et les igloos. Nelson trouva mieux. En regardant un cadre accroché sur le mur de cuisine, il proposa le Rocher Percé. Le Rocher Percé, ça y est. A cet instant même, nous voulions tous entrer dans le portrait.

-Je vous le dis, continuais Danielle. La Troisième Guerre mondiale s'en vient. Regardez toute la misère qui se passe dans le monde. La pollution, les famines, les divorces, les meurtres, les abus sexuels... On finit pas d'en parler partout. Mêmes les journaux mettent ça en couleurs sur la première page.

Vous riez, hein? Moé, je ris pas. La guerre; c'est sérieux. Pas de farces à faire là-dessus. M'as-vous raconter quet'chose. A un moment donné dans ma vie, je voulais savoir comment le monde était pour finir. Alors, j'ai demandé à Dieu; j'ai commencé à lire la Bible. Je la sais par coeur, astheure. Mais, je voulais d'autres opinions. Les bérêts blancs, les bérêts noirs, les bérêts jaunes... Tout le monde entrait chez nous pour me dire comment la Terre va finir. Pis qu'est-ce qui m'ont dit; c'est sérieux. Écoutez-la.

Tout se peut. La fin du monde commence par des chiffres. Six, six, six. J'ai même reçu un numéro d'assurance de queque sorte pis il avait six six six dedans. J'ai eu peur. J'ai montré ça à un Baptiste pis y m'a dit que c'était un message du bon Dieu. Mais j'ai pas pu le déchiffrer, malheureusement.

Pis y'ajoute que la fin du monde vient d'arriver, par les guichets automatiques. Y m'a dit qu'on va avoir not' numéro d'identification personnelle inscrit sur la main; pis qu'on allait passer not' main dans le guichet au lieu de la carte. Ce c'te façon-là; ça éviterait des vols de cartes.

A ce fait, je réplique:

-Mais pas des vols à main armée.

Danielle nous menace d'un oeil diabolique en nous annonçant sur un ton prophétique:

-Je vous dis que la guerre s'en vient. Moé, j'irai pas à l'école, ce jour-là. Ce jour-là, m'a partir avec mon petit pour regarder les bombes tomber. Ca va être comme des feux d'artifices. Ce jour-là, je me cacherai pas. Parce que ce jour-là, y'aurait pas d'avenir pour moé ni pour mon petit.

-Moé, ajoutai-je apeuré, je vais aller me cacher dans le Grand Nord, avec les Inuits, les phoques pis les igloos.

-T'es don' sans dessein, Gaudette. Qu'est-ce que ça vaut vivre après une guerre?, Rien. Rien pantoute. Ça fait que je vais rester-là, dans la rue avec mon fils, pis m'a regarder les bombes tomber.

-Ben voyons. Y'a toujours de l'avenir après une guerre. M'a rester caché.

-Pissou

-Ouais. Chus pissou. Pis m'a sortir de mon trou quand ça sera safe. Je veux vivre, moé. Pas question de mourir pour régler les chicanes des autres. J'ai assez de mes propres problèmes. Ça s'est toujours chicané au Moyen-Orient, anyway. Ça se chicanait dans l'temps de Moïse pis Abraham. Pis je pense pas que ça va arrêter du jour au lendemain. Qu'ils règlent leurs esties de problèmes tu-seuls. Qu'ils règlent leurs esties de problèmes sans moé.

-Mais les Américains se sont fourrés le nez dans le désert, mon beau Bruno. Pis tu sais que lorsque les beaux petits Américains à moman sont là, le reste du monde est pas trop loin.

-Les Américains ont le nez fourré partout, Danielle.

-Ouais. T'as raison, là-dessus. Mais ça nous empêche pas d'avoir peur.

Le sablier arabe laisse écouler les quelques minutes avant la guerre. Que faisons-nous durant ce temps?

L'Amérique exporte la guerre

L'oncle Sam a bien instruit ses neveux

Depuis le déclenchement de la guerre dans le Golfe Persique de nombreuses questions d'ordre politique se sont imposées à nous. L'équilibre des forces militaires sur l'échiquier mondial nous apparaît aujourd'hui sous un jour moins évident que ce qu'on aurait bien voulu croire.

Didier Kabagema

Les États-Unis, après la Seconde Guerre mondiale, se sont fait les défenseurs d'une justice bien à eux. Utilisant l'Organisation des Nations-Unies à ses desseins, ils s'octroient une autorité dite légale mais pas légitime. La guerre contre le Japon, la Corée, le Viêtnam ont à quelques différences près, le même scénario. Cependant les interventions sur l'île de Grenade en 1986, au Panama en 1989 et au Koweït à présent sont révélatrices d'une contestation grandissante dans les pays du tiers monde. Contestation tout à fait légitime face au pays de l'oncle Sam qui s'arroge le droit d'ingérence où cela lui convient.

Les guerres de moyenne intensité, pour utiliser le jargon peu recommandable du Pentagone, éclatent de façon plus rapprochée. On assiste à une augmentation de conflits militaires de plus en plus musclés. Les pays plongés actuellement dans des luttes territoriales sortent de la guerre froide plus révoltés que jamais. Dans leur hibernation, ils ne se sont pas tourné les pouces. Ils se sont attelés à comprendre et à maîtriser la technologie de guerre qu'ils achetèrent à prix d'or. C'est ainsi que l'Irak est devenue la cinquième puissance mondiale.

Pour armer son ennemi

Accentué par l'apparition en 1948 d'Israël, état créé de toute pièce, le Moyen-Orient, zone stratégique dans la guerre froide, est devenu la région par excellence où devait germer un antagonisme sérieux envers les puissances dominatrices (États-Unis, U.R.S.S.). Ainsi toute revendication dans cette région est susceptible de se transformer en opposition généralisée.

De plus, la suprématie militaire n'est plus l'apanage de quelques puissances manipulant des pays aux indépendances fallacieuses. En effet, par leur esprit du gain et leur système économique conçu pour récupérer les pétro-dollars en vendant à haut prix des produits finis, les Occidentaux ont permis aux Irakiens de se doter d'une armée très bien équipée. Celle-ci va nous forcer à changer notre vision (trop subjugée par les médias) sur la puissance américaine.

Il faut dans tous les cas reconnaître que le but psychologique de cette guerre est atteint. Il fallait détruire un tabou. Désormais défier les États-Unis ne relève plus de l'hérésie. En fait, la résistance journalière de l'Irak sape le mythe d'une Amérique prisonnière de sa renommée.

ENGOLFÉS

Mercredi 16 janvier, le jour même de l'attaque américaine contre l'Irak, une centaine de personnes se rassemblaient au salon des gouverneurs de l'Université Laurentienne. Inquiétés par la menace, voire même la certitude d'une guerre, ils s'étaient réunis pour assister à une table ronde des Sciences Sociales sur la crise du Golfe, et pour réfléchir sur les causes et les conséquences de ce conflit.

Geneviève Ribordy

Dirigé par le vice-recteur, Michael Dewson, le panel était composé des professeurs Christiane Rabier, du département de Sciences politiques, François Boudreau de Sociologie, Hassan Bougrine d'Économie et Y.T. Toni de Géographie. Leurs présentations, suivies de questions et discussions, ont su, en soulignant différentes perspectives du conflit, éclairer et instruire. Plus d'une semaine après le déclenchement des hostilités, *L'Orignal déchaîné* présente donc ces présentations sous forme d'articles, à la fois pour ceux qui n'ont pu assister à la conférence et pour ceux qui voudraient les relire à la lumière des fusées lumineuse d'une guerre devenue bien réelle.

La responsabilité de l'Occident

Le Golfe : Une guerre de principes ou d'intérêts ?

L'ensemble des données contenues dans ce texte sont tirées du Monde Diplomatique, *de* La Presse *et du* Globe and Mail, *de août 1990 à janvier 1991.*

François Boudreau

Une des questions les plus importantes à considérer dans la guerre du Golfe Persique n'est pas de savoir si, oui ou non, Saddam Hussein agit à l'encontre du protocole et du droit international en regard de sa politique extérieure; ce n'est pas de savoir si, oui ou non, Saddam Hussein possède une des armées les plus redoutables du monde; ce n'est pas de savoir si, oui ou non, Saddam Hussein représente vraiment une puissance belliqueuse qui, si elle n'est pas arrêtée, risque d'étendre sa sphère d'influence dans l'ensemble du Moyen-Orient et au-delà, faisant ainsi régner la terreur dans un monde qui aspire à la paix.

Il est clair qu'il faut condamner les actes belliqueux de l'Irak, mais pas dans le but de rendre légitimes les actes belliqeux d'un autre pays ou groupe de pays. La question la plus importante à considérer est le rôle de l'Occident dans l'avènement, le maintien et le développement de ce régime de type militariste. Regardons d'abord la question du soutien occidental, politique, financier et militaire à l'Irak.

Lors de la guerre Iran-Irak, les États-Unis avaient rayé l'Irak de la liste des états terroristes et ouvraient de larges crédits à l'Irak pour l'achat de céréales, de technologies militaires et de produits industriels, en dépit des violations des droits de l'homme dénoncées par, entre autre, Amnistie Internationale. Dans sa guerre contre l'Iran, Saddam Hussein était vu comme "le moindre mal" et, à ce titre, avait pu jouir du support technique, financier et militaire de nombreux pays d'Occident. les USA, L'URSS,, l'Allemagne, l'Argentine, l'Italie, le Canada et la France avaient été les principaux fournisseurs d'armes modernes à l'Irak.

A la fin d'août 1988, à la fin de la guerre Iran-Irak, l'armée irakienne était l'une des mieux équipées au monde, possédant par exemple, plus de 500 avions Mig (URSS) et Mirage (France), et plusieurs centaines de missiles SCUD (URSS), Exocet et AS-30 (France). En tout et partout, ce sont plus de 200 compagnies du "monde libre" qui ont fourni à l'Irak son impressionnante armée. Au total, il s'agit de plus de 56.5 milliards de dollars dépensés en armes par un pays mené par une dictature de type militaire.

La guerre du Golfe

En janvier, l'industrie de l'armement attendait le début des hostilités pour remplir ses carnets de commandes. La guerre ayant éclaté, "l'effet positif" sur ces industries sera la création d'emplois et l'augmentation de la production. Le prolongement de la guerre signifie la croissance de cette industrie qui n'est en somme qu'un sous-traitant de l'industrie militaire. Comme on dit, le capitalisme n'a pas d'amis, il n'a pas d'ennemis, il n'a que des intérêts.

Dans quel but ?

Quel est donc vraiment le but de cette guerre que les Occidentaux ont fortement aidé à préparer? Assurer l'approvisionnement en pétrole? Robert Rowen a écrit:

"Les États-Unis ont engagé des troupes pour un objectif économique: assurer les approvisionnements vitaux en pétrole venant de l'Arabie Saoudite" (*Herald Tribune*, 16.08.90)

En effet, avec 5% de la population mondiale, les États-Unis consomment 25% de l'énergie mondiale. Or, même si à l'heure actuelle les approvisionnements américains en pétrole ne proviennent pas principalement de cette région, la situation sera très différente dans 20 ans. Avant l'invasion irakienne, le Koweït accaparait 3% de la production mondiale de pétrole, ce qui est relativement marginal. Ses réserves prouvées se situent à 9,4% des réserves mondiales prouvées. Les réserves irakiennes prouvées constituent 9,9% des réserves mondiales prouvées.

Autrement dit, d'ici 20 ans, si l'Irak demeurait au Koweït, l'Irak contrôlerait 19,3% des réserves de pétrole prouvées et se placerait au 4ième rang mondial des pays exportateurs, se mettant ainsi dans une position de contrôle des marchés. C'est là que se situe l'intérêt américain: dans la position stratégique de l'Irak car, en 1983, les Américains importaient déjà 45% de leur consommation de pétrole.

De plus, le Koweït est un petit pays qui retire plus de revenus de ses investissements que de son pétrole. Le Koweït possède 25 à 30 milliards de dollars d'investissements aux États-Unis, surtout composés d'actions, d'immobilier et de bons du trésor.

Intérêts américains

Quel est le but de cette guerre? Rétablir la souveraineté du Koweït?

Point important à soulever, celui-là même qu'a soulevé le Président Bush et la communauté internationale, surtout par le biais de l'ONU.: la question du droit international. Les résolutions de l'ONU, parlent d'une riposte internationale à l'agression de l'Irak contre le Koweït. Nous devons dire que l'invocation du droit international est une façade de pure hypocrisie car, précédemment, aucune riposte n'a été orchestrée lors de, par exemple, l'annexion de la Cisjordanie et de Gaza en 1967, l'invasion du Liban par Israël en 1978, l'invasion du Panama par les États-Unis en 1989, et j'en passe.

Bref, la perspective d'une guerre, d'une guerre politique et économique, dans le Golfe est une idée terrifiante. La guerre, plus encore dans sa forme moderne, est un produit de notre société. C'est donc à la base du problème qu'il faut nous attaquer, il faut éliminer les conditions qui rendent possible un tel événement, en particulier la fabrication et le commerce des armes.

C'est à nous, la jeune génération, qu'il revient de s'assurer que nos gouvernements et nos entreprises captent le message: notre intérêt réside dans l'établissement d'un monde pacifique marqué par la compassion et la volonté de partage entre les peuples.

Analyse économique de la guerre du Golfe

Une question de gros sous

Jusqu'aux années 60, la taille du produit national brut des quelques 20 états du monde arabe était remarquablement comparable.

Y.T. Toni
Traduction de
Geneviève Ribordy

Par exemple, en 1962, la population totale du monde arabe était d'environ 100 millions d'habitants et son produit national brut revenait à 19 milliards de dollars. Le revenu par habitant était donc de 190 $. Le produit national brut des états producteurs de pétrole, qui comprenaient alors 26% de la population du monde arabe, équivalait à 36% du produit national brut arabe. Le revenu par habitant dans ces états producteurs de pétrole se montait donc à 240 $ par habitant, c'est-à-dire à 1,4 fois la moyenne arabe.

Le revenu par habitant des pays non producteurs de pétrole était, pour sa part, de 162 $ par habitant, c'est-à-dire de 82% de la moyenne. La population combinée des pays arabes non exportateurs de pétrole égalait, cette année-là, 74% du total de la population arabe, et leur produit national brut de 12 milliards de dollars, formait 64% du total arabe.

Depuis les années soixante, la situation s'est transformée radicalement, surtout après la hausse vertigineuse des prix du pétrole en 1973 qui a provoqué une mutation importante dans les relations économiques entre les états arabes, et ultimement, une polarisation plutôt qu'une intégration de l'économie arabe. Ainsi, des pays comme l'Egypte et la Syrie sont devenus de plus en plus dépendants des subsides de l'Arabie Saoudite, du Koweït et de ce qui deviendra, en 1981, le Conseil coopératif du Golfe (The Gulf Cooperative Council).

En fin de compte, le produit national brut arabe s'est transformé à l'avantage d'une très petite fraction de la population arabe, à l'avantage des riches pays du Golfe Persique et de l'Arabie Saoudite. Bien qu'ils ne totalisent que 10% de la population du monde arabe, ils bénéficient d'un produit national brut presque égal à celui de tout le reste du monde arabe, donc produit par l'autre 90% de la population arabe.

Ce facteur de population explique la situation actuelle. Le contraste entre l'Irak et ses 18 millions d'habitants, et le Koweït, d'une population d'un peu moins d'un demi million, ou le Qatar, avec 300 000 habitants, ou encore les Emirats Arabes Unis avec presque 1 million d'habitants, est frappant.

De même, la capacité d'un pays populeux tel l'Irak d'absorber les surplus est beaucoup plus grande et contraste avec celle du Koweït, par exemple. Ceci peut être illustré par le fait qu'en une seule année, soit en 1973-74, les quatre pays de la péninsule (Koweït, Qatar, les Emirats Arabes Unis et l'Arabie Saoudite), à cause de leur capacité d'absorption relativement limitée, ont pu augmenter leur surplus à l'étranger de 4.9 milliards de dollars à 33.7 milliards de dollars. En 1977, ces mêmes quatre pays du golfe ont atteint le niveau de 120 milliards de dollars en capital étranger, surtout en investissements en Europe et aux Etats-Unis.

Aujourd'hui, ces chiffres sont encore plus aberrants. Le Koweït, à lui seul, à ce que l'on dit, a plus de 200 milliards de dollars investis aux Etats-Unis.

Voilà donc ce pour quoi l'administration américaine se bat : un flot ininterrompu de pétro-dollars -- non de pétrole, mais de pétrodollars. La contribution mondiale en pétrole du Koweït est insignifiante, et c'est pour l'argent de ce pétrole que les Américains ont lancé leur armée contre l'Irak.

Conflits koweïtiens

L'invasion du Koweït, le 2 août 1990, peut vous sembler être une action subite et irréfléchie. Mais alors vous vous trompez. Cette attaque était en fait le résultat de trois mois de conflits et de tensions:

- 3 mai 1990: Le Ministre des affaires extérieures de l'Irak, Monsieur Tarek Aziz, critique violemment un membre de l'OPEP, qu'il ne nomme pas mais que tous reconnaissent, et l'accuse de surproduction pétrolière.
- 16 juillet 1990: A la rencontre de la Ligue arabe, l'Irak accuse le Koweït de voler 2.4 millions de dollars en pétrole iraquien du puits Romaila, puits situé à la frontière des deux pays, et demande un remboursement.
- 17 juillet 1990: Le Koweït instaure l'état d'urgence. Saddam Hussein menace d'utiliser la force contre le Koweït et les Emirats Arabes Unis s'ils n'arrêtent pas de tricher et de dépasser les quotas de pétrole permis par l'OPEP.
- 20 juillet 1990: L'Egypte suggère un compromis entre l'Irak et le Koweït, compromis selon lequel le Koweït annulerait la dette de quelques milliards de dollars de l'Irak, dette provenant des prêts contractés par l'Irak avec le Koweït pendant la guerre Iran-Irak.
- 21 juillet 1990: Le Koweït refuse avec dédain la proposition égyptienne qui aurait pu résoudre la crise.
- 23 juillet 1990: L'Irak poste 30 000 hommes à la frontière du Koweït. La flotte américaine dans le Golfe Persique est mise en état d'alerte.
- 24 juillet 1990: Washington annonce que l'aviation et la marine de guerre américaines font des exercices dans le Golfe, conjointement avec les Emirats Arabes Unis.
- 31 juillet 1990: L'Irak et le Koweït envoient des délégations à Jedda, afin de négocier à la fois la question du pétrole et de la frontière. A ce moment, le Koweït a littéralement inondé le marché de son pétrole, déclarant une guerre du pétrole.
- 1er août 1990: Les pourparlers de Jedda échouent. Chaque partie accuse l'autre d'intransigeance.
- 2 août 1990: L'Irak occupe le Koweït.

A partir de ce moment-là, l'histoire est bien connue...

Le pan-arabisme contre l'héritage colonial britannique

Les raisons de Hussein

La guerre fait rage depuis plus d'une semaine déjà dans la région du golf arabo-persique. Le déclenchement des hostilités n'a provoqué aucune surprise dans l'opinion publique internationale. Celle-ci, en effet, avait été préparée depuis plusieurs semaines à une telle éventualité.

Christiane Rabler

Les causes de cette guerre sont nombreuses. On y retrouve pêle-mêle des raisons d'ordre culturel, économique et politique. Par exemple, il existe une grande incompréhension, voire une grande méfiance, entre le monde arabe et le monde occidental, incompréhension et méfiance dont les origines remontent loin dans le temps, à l'époque des Croisades.

Certaines de ces causes jouent un rôle plus important que d'autres et varient, bien sûr, selon les acteurs en présence. Nous nous contenterons ici d'ébaucher les grandes lignes des principaux facteurs d'explication de l'attitude de l'Irak.

Pour l'Irak, plusieurs raisons ont été avancées pour expliquer l'invasion du Koweït. D'abord, l'Irak a invoqué un facteur d'ordre historique. Selon Bagdad, l'invasion du Koweït ne faisait que réintégrer une partie du territoire irakien qui avait été détachée par les aléas de l'Histoire.

Colonialisme britannique

Il est vrai que, dans le passé, le Koweït dépendait de la vilayet de Bassorah dans le cadre de l'Empire ottoman. Il est vrai que lorsque la Grande-Bretagne a commencé à s'intéresser au Koweït, Londres percevait ce territoire comme une dépendance du sud de l'Irak ottomane. Après s'être débarrassée d'un Sheik koweïtien réticent pour le remplacer par un dirigeant plus sensible à ses attentes, Londres conclut en 1899 un accord secret entre le gouvernement britannique et le Koweït et instaure un protectorat anglais sur la région. Koweït quitte alors le sud de l'Irak pour rentrer dans le giron colonial britannique.

À la suite de l'effondrement de l'Empire ottoman à l'occasion de la Première Guerre mondiale, Londres fera la pluie et le beau temps dans cette partie du Moyen-Orient. Outre l'Égypte, elle colonisera la Palestine, l'Irak, le Koweït, les Émirats du Golfe etc. En 1932, elle accordera l'indépendance à l'Irak après avoir pris soin de charger l'un de ses fonctionnaires de tracer à la règle et au hasard une ligne pompeusement nommée frontière qui devait sceller à tout jamais le sort du Koweït et de l'Irak. Point n'est besoin de dire ce que les Irakiens ont pensé de la frontière imposée par le colo-nialisme britannique!

Regagner le Koweït

Dès les années 1935-36, le roi d'Irak tente de ramener le Koweït au bercail irakien mais sans succès. Quand la monarchie irakienne est renversée en 1958 et remplacée par une république, le régime politique du général Kassem sera, à bien des égards, différent de celui de l'ancien roi. Une chose ne changera cependant pas: l'Irak veut réaliser l'intégrité du territoire national. Le Koweït n'obtient son indépendance qu'en 1962 et dès lors, Bagdad n'hésite pas à envahir l'émirat. Seule, la présence des forces britanniques sur le territoire koweïtien empêchera le général Kassem de réaliser l'unité des deux états.

Le plan irakien

L'invasion du Koweït du 2 août 1990 par Saddam Hussein s'inscrit donc dans ce contexte et démontre la continuité de pensée de l'Irak à l'égard du Koweït. Cette perception s'est même renforcée avec les découvertes pétrolières, notamment celles de Roumaïla, situées à cheval sur la frontière entre les deux états. L'Irak a l'impression d'avoir été privée de ces importantes réserves d'or noir.

Si l'argument historique utilisé pour justifier l'invasion du Koweït présente un certain intérêt, il n'en demeure pas moins qu'en droit international prévaut le principe du respect des frontières héritées de la colonisation. Il est évident que si tous les états se mettaient à remettre en question leurs frontières, l'Afrique entière serait à feu et à sang, et l'Europe centrale connaîtrait le chaos.

La Palestine là-dedans

Une autre raison invoquée par l'Irak pour justifier son invasion du Koweït concerne la question palestinienne. Saddam Hussein essaie de faire un lien entre les deux cas. L'argument mis ici de l'avant souligne qu'Israël, qui a envahi la Cisjordanie et Gaza en 1967 et occupe ces territoires depuis lors, n'a jamais été véritablement puni par la communauté internationale. En conséquence, l'Irak n'a pas à être blâmé pour son invasion du Koweït. De plus, Israël a toujours refusé de mettre en application les diverses résolutions des NationsUnies lui demandant de se retirer de ces territoires palestiniens occupés. Saddam Hussein ne se sent donc pas tenu de respecter la résolution du Conseil de sécurité de l'O.N.U. qui lui intimait de quitter le Koweït avant le 15 janvier 1991. Selon lui, quand Israël respectera les résolutions des Nations-Unies, l'Irak en fera de même.

Conflits palestiniens

Afin de régler cette question, Bagdad propose la tenue d'une conférence internationale sur la question palestinienne. Il est certain que Jérusalem ne veut pas entendre parler d'une telle solution. Pour l'état hébreux, Gaza et la Cisjordanie ne sont pas des territoires occupés mais plutôt des territoires libérés car ils auraient appartenu à Israël, il y a plus de 2000 ans. En d'autres termes, on assiste ici à un vrai dialogue de sourds.

Saddam Hussein prétend avoir envahi le Koweït afin de régler la question palestinienne. Il est à douter que ce soit là la principale raison de son action. Traditionnellement, les dirigeants du monde arabe ont utilisé la question palestinienne afin de se faire un certain capital politique. Mais les masses populaires sont très sensibles au sort des Palestiniens dont elles sont véritablement solidaires. Les dirigeants, quant à eux, poursuivent leurs propres intérêts tout en essayant de satisfaire les masses arabes.

Le problème, c'est que leurs intérêts ne coïncident pas forcément avec ceux des Palestiniens. Afin de masquer ces divergences d'intérêts, les dirigeants arabes se lancent donc dans une rhétorique pro-palestinienne afin d'apaiser leurs populations. Saddam Hussein ne fait pas exception. Cependant, si la conséquence de son action au Koweït peut conduire à la tenue d'une conférence internationale sur les Palestiniens, le leader irakien en sortira grandi, auréolé de prestige auprès des masses arabes.

Pour l'union arabe

Un autre facteur susceptible d'expliquer l'invasion du Koweït réside dans la recherche par l'Irak d'une hégémonie régionale. Saddam Hussein, dans l'exercice du pouvoir, s'appuie sur l'appartenance à sa communauté d'origine, la ville de Takrit, sur l'armée et sur le parti Ba'th. Jeune étudiant, il a commencé à militer dans le Ba'th et est imprégné de l'idéologie ba'thiste. Cette idéologie, dont le grand théoricien fut le Syrien Michel Alfaq, affirme l'unité du monde arabe, qui s'étend de l'Atlantique (le Maroc) jusqu'au flanc est du monde arabe (l'Irak).

Les divisions ethniques, religieuses et autres doivent s'effacer devant la nécessité de refaire l'unité perdue du monde arabe, de ce peuple arabe qui a produit, il y a plusieurs siècles, des grands scientifiques... Le ba'thisme affirme la nécessité de retrouver la grandeur du passé en refaisant la nation arabe afin d'oublier l'humiliation imposée par le colonialisme européen pendant plusieurs siècles.

La démarche de Saddam Hussein s'inscrit dans ce contexte idéologique. Il est certain que l'Irak souhaite jouer un rôle primordial sur l'échiquier politique du Moyen-Orient et du monde arabe. Depuis 1968, le Ba'th irakien vise cet objectif. Dans sa recherche du pouvoir régional, Saddam Hussein a pris le temps de bâtir une puissance économique et militaire grâce à la technologie occidentale. L'Irak est aujourd'hui la 5ième puissance militaire du monde.

Ambitions régionales

Les ambitions de Saddam Hussein sont régionales et c'est dans cette optique que s'inscrit l'invasion du Koweït. C'est ce qu'ont parfaitement compris la Syrie, l'Egypte et l'Arabie Saoudite qui se méfient de l'Irak et ce n'est donc pas par hasard que ces trois pays se retrouvent dans la coalition internationale contre Bagdad.

Ce n'est pas par hasard aussi si Bagdad tente d'attirer Israël dans le conflit. L'Irak est l'ennemi juré de Jérusalem qui ne peut tolérer, dans la région, la présence d'un état arabe fort. Plus le monde arabe est divisé, plus il est affaibli, plus Israël est en position de force au Moyen-Orient. L'Irak l'a compris et veut mettre fin à cette situation en tentant d'instaurer au Moyen-Orient une *"pax iragana"*.

Bagdad pourra-t-il parvenir à ses fins? L'issue de la guerre en décidera. Mais ne nous leurrons pas : lorsque cette guerre sera terminée, le Moyen-Orient ne sera plus jamais le même. Les conséquences qui découleront de ce conflit sont en fait plus importantes que le conflit lui-même.

Réflexion sur la guerre du golfe

Démocratie hypocrisie

Liberté, Fraternité, Égalité. Entre Victor Hugo et ses misérables, Georges Bush et ses missiles, il y a un fossé et un mur. Pourtant, Bush aussi prétend défendre la liberté. Pire, il prétend se battre pour la démocratie; cette démocratie bâtarde dont tout dictateur malade se réjouit d'être l'avant-gardiste.

Hassan Bougrine

L'invasion du Koweït par l'Irak est un triste événement. Triste par ses causes et avatars. Quant aux causes, les vrais responsables sont les colonialistes qui ont partagé la région en micro-états souverains et séparé les peuples par des frontières illusoires afin de servir leurs intérêts. Les néo-impérialistes (les alliés) sont certainement responsables des mésaventures dans la région.

Lorsque les États-Unis d'Amérique ont forcé l'Organisation des Nations Unies (O.N.U.) à approuver leur agression contre les populations du golfe arabo-persique, ils ne l'ont pas fait pour défendre la démocratie. Ils l'ont fait pour défendre leurs intérêts politico-économiques et pour sauvegarder leur hégémonie sur la région.

Au Canada, où l'on veut tellement croire en l'efficacité de nos institutions démocratiques, on est forcé d'admettre que le parlement est un outil entre les mains du parti au pouvoir. Les parlementaires canadiens se sont en fait réunis la veille de la guerre pour débattre de la paix ! Quelle ironie!

Le parti libéral a vite changé de position pour appuyer les décisions du gouvernement. Le N.P.D. supporte les troupes canadiennes au golfe mais s'oppose aux actions du gouvernement : c'est le comble de l'hypocrisie!

Moins qu'humains

Et puis lorsque 31 000 livres de bombes multipliées par 10 000 raids sont tombées sur l'Iraq, l'acte est qualifié d'héroïque. La mission est accomplie. Ces Irakiens qui dérangent doivent mourir. Les missionnaires n'ont pas de remords. Les Irakiens, paraît-il, ne sont pas des humains. Ils doivent être des choses mauvaises ou plutôt des choses bonnes à éliminer. Lorsque des missiles Scud tombent sur Tel Aviv, Mulroney et Bush se précipitent pour qualifier l'acte de diabolique et ceux qui l'ont commis de maniaques qui doivent être jugés comme criminels de guerre.

Mourir pour une patate

Évidemment. Les Israélites sont des humains. Le monde "civilisé" a la responsabilité et l'obligation de les défendre. Et l'égalité, petits cerveaux, qu'en faites-vous ? Le droit à la vie est universel. L'être humain ne doit pas mourir pour les stupidités des politiciens, surtout lorsqu'ils ont des têtes qui rappellent la forme d'une grosse patate en train de pourrir.

Les alliés se cachent derrière le veston des Nations-unies. Mais où étaient ces nations unies lorsqu'Israël organisait des tueries et des massacres collectifs où les innocents Palestiniens étaient tout simplement égorgés, puis finis par une balle dans la tête ? Combien de Palestiniens ont été tués dans les carnages de Dir-yacine, de Sabraet-Shatilla, et des récents événement de l'Intifadah? Les Nations-unies n'ont jamais pensé à envoyer leurs troupes alliées pour défendre les Palestiniens.

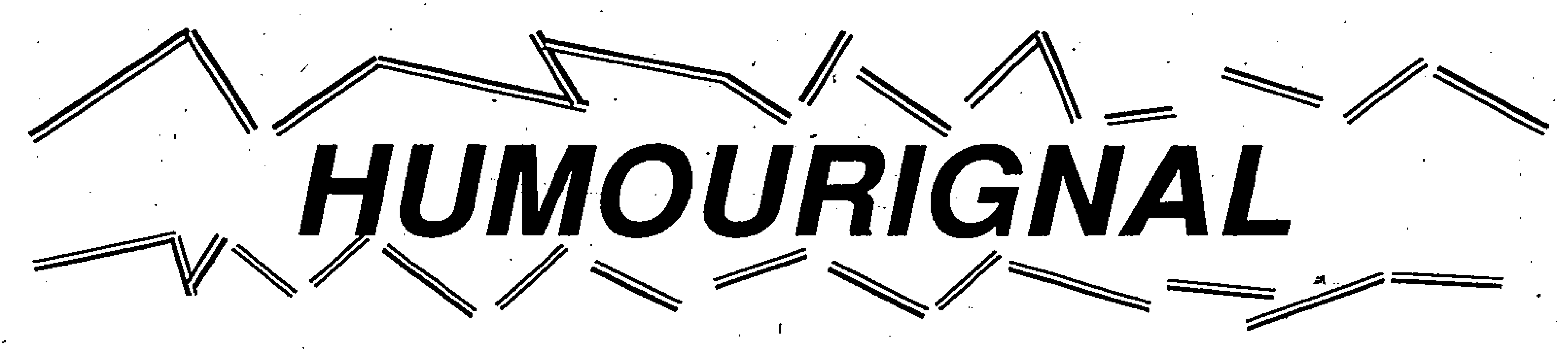
Pourtant, lorsque le sanguinaire dictateur émir du Koweït est tombé et que, par conséquent, les intérêts américains étaient menacés, il fallait partir en croisade. C'est bien le cas de le dire. C'est le temps des croisades. Les croisades au temps des missiles et de la haute technologie. Mais les Palestiniens eux, n'ont pas cette technologie. Ils ont la foi et la ferme conviction que leur terre leur appartient et qu'un jour Saladin reviendra pour les libérer du joug des croisades.

Réveille-toi ô Saladin! Réveille-toi!

Secours américain

Des déroulements de ces trois mois, et de ceux qui ont suivi par la suite, trois points clairs ressortent:

1. Le Koweït trichait. C'était un fait reconnu, non seulement des membres de l'OPEP, mais même de l'Arabie Saoudite. Mais l'Arabie Saoudite n'était pas prête à imposer la justice comme elle l'avait fait en novembre 1986.
2. Ce qui représentait essentiellement une dispute inter-arabe a été saisi par les Etats-Unis et jeté dans l'arène internationale. Les Etats-Unis ont manigancé pour faire adopter du conseil de sécurité de l'O.N.U. six résolutions qui aboutirent à l'ultimatum du 15 janvier 1991.
3. La guerre était inévitable. L'issue de la guerre est facile à prévoir. Il n'y a jamais de vainqueur dans une guerre. Certes, les Etats-Unis pourront s'assurer une victoire militaire mais non pas une victoire politique. L'incroyable pouvoir destructeur des Etats-Unis rendra banale l'attaque de l'Irak contre le Koweït. En fin de compte, les Etats-Unis quitteront la région dans la honte et l'humiliation comme tous les envahisseurs passés: les Croisés, Napoléon, les Mandats anglais et français, les marines américaines au Liban. Saddam Hussein émergera peut-être plus populaire aux yeux des masses arabes frustrées, comme l'homme qui a tenu tête à l'impérialisme américain. S'il meurt, il sera considéré martyr, victime de la politique étrangère américaine. Et toutes les atrocités commises en Iran seront certainement oubliées, puisqu'elles sont déjà ignorées.



Trésor de la langue française

Le Petit Kabagema illustré

La francophonie mondiale a accueilli avec un enthousiasme délirant les extraits du Petit Kabagema publiés en primeur dans *l'Orignal déchaîné*. Le président de la république française a déclaré lui-même en personne qu'il voyait dans cet ouvrage de haute érudition le salut de la langue française. "Il y a dans cet ouvrage, dit-il, un puissant souffle de liberté, de génie, de savoir-dire, qui nous oblige – oui, nous les métropolitains colonisateurs culturels – à nous tourner la langue sept fois dans la bouche avant d'oser prononcer un seul accent circonflexe. Devant le Petit Kabagema, je m'incline."

L'Académie orignale s'est donc elle aussi inclinée encore une fois devant les demandes insistantes venant de toute part et a consenti à révéler encore quelques entrées du futur dictionnaire, qui déjà fait autorité sur campus dans les milieux où le français n'est pas encore une langue morte (les bureaux de l'Orignal, essentiellement).

Nous tenons à indiquer que l'équipe de rédaction du Petit Kabagema illustré n'a bénéficié d'aucune subvention provinciale ou fédérale, ce qui en dit long sur la culture de nos fonctionnaires de la culture.

AFFILIER (v. tr.) Être privé de filles.
Les collèges classiques ont longtemps été affiliés.

AMOUR-PROPRE (n.m.) Personne romantique sortant du bain.
La porte s'ouvrit enfin et des brumes vaporeuses de la douche, elle vit émerger, grandiose et ruisselant, son amour-propre. "Te voilà, enfin ! dit-elle d'une voix rauque. J'avais tellement envie ! Vite, je ne peux plus attendre une seconde de plus". Sur ce, elle disparut en fermant derrière elle la porte des toilettes, abandonnant là son amour-propre blessé.

CIVILEMENT (adv.) Agir de manière très vile.
Il m'a apostrophé civilement. Je lui ai donné une claque dans face.

DÉBITER (v. tr.) Enlever la bite à quelqu'un.
Enlève ton dentier, je ne veux pas me faire débiter !

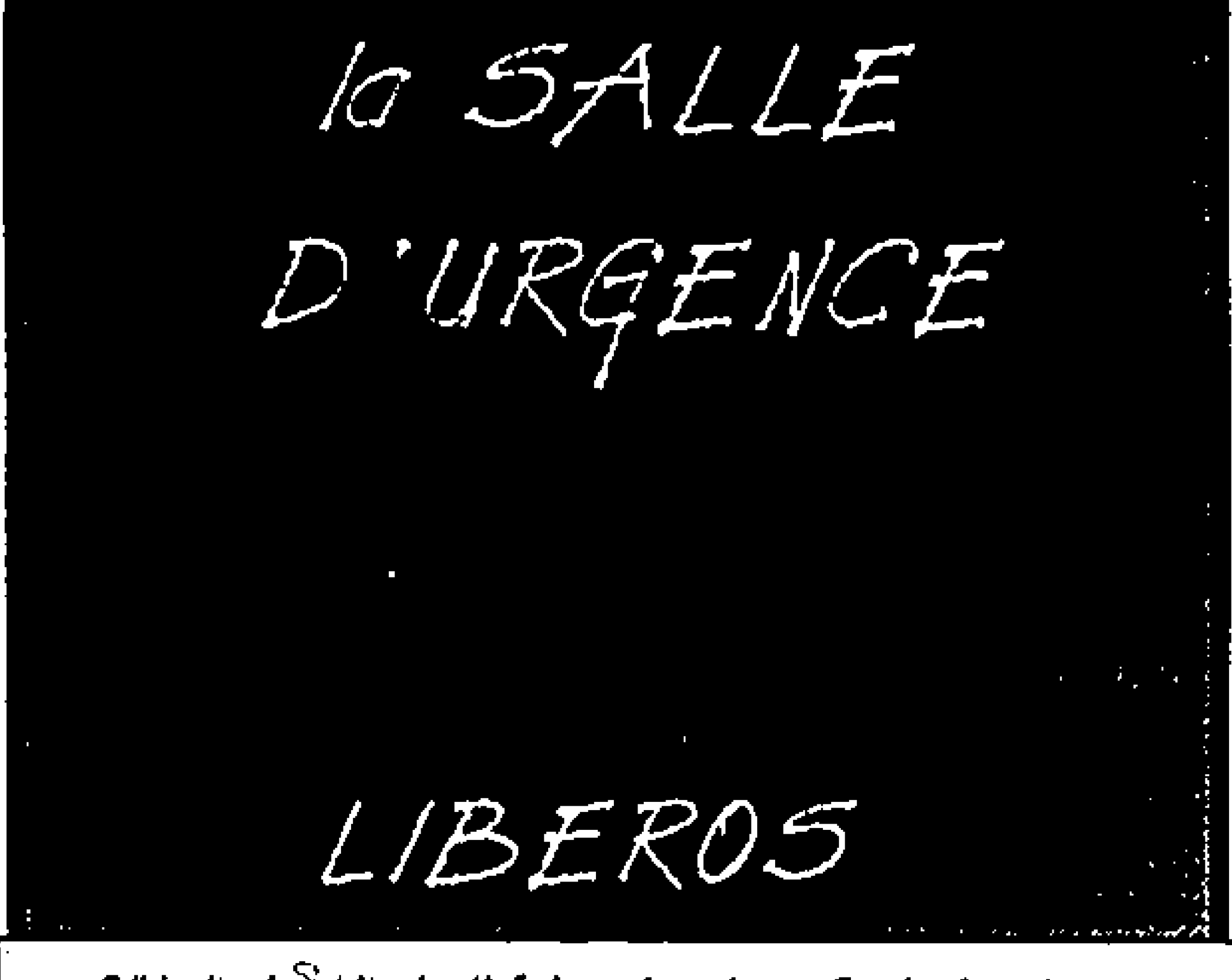
DESSERRER (v. tr.) Débarasser une table de son dessert.
Une tarte pour dessert ? Es-tu fou ? Chu au régime! Desserre-moi c'te vice-là tout de suite !

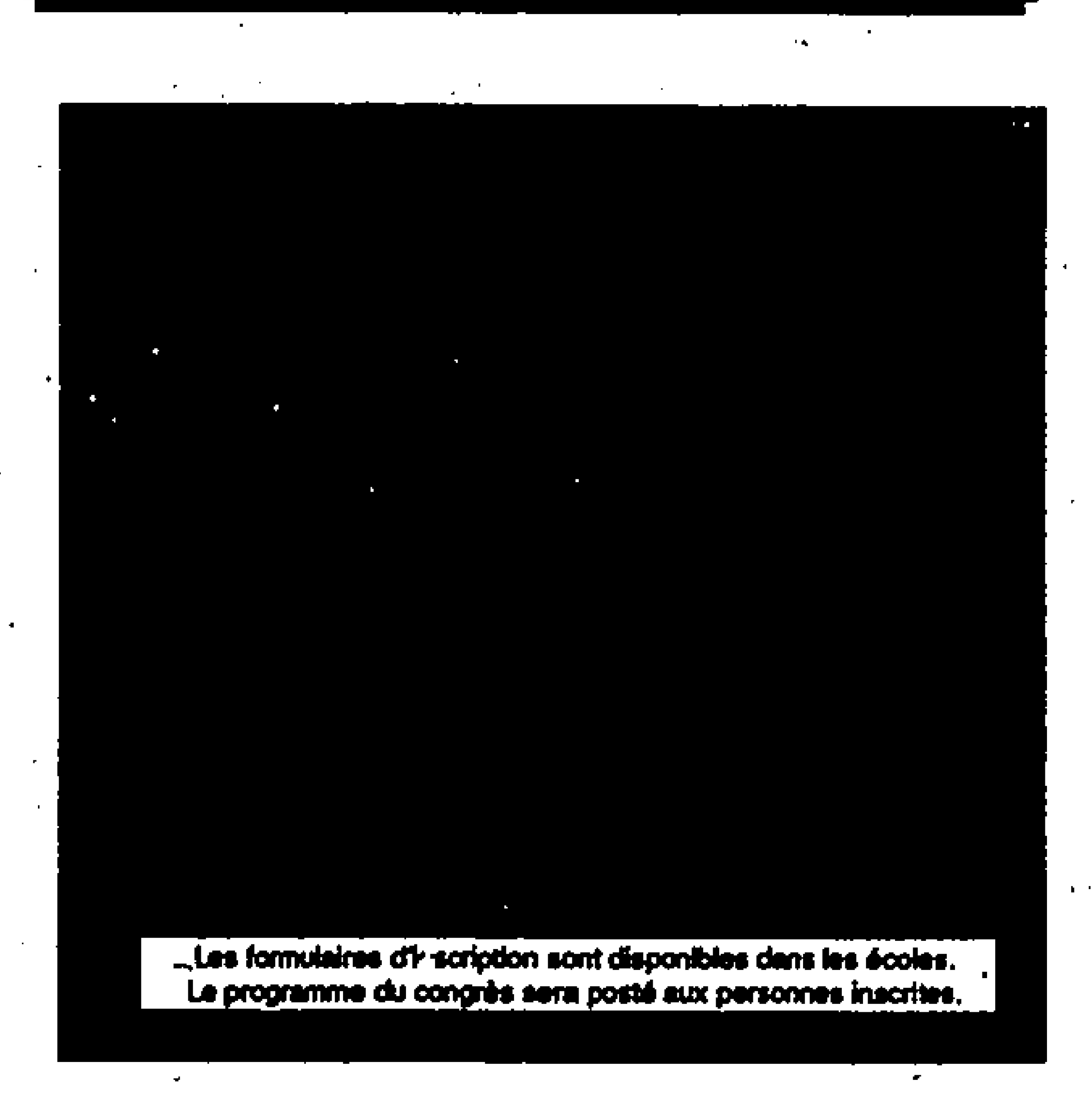
FINESSE (n.m.) Femme dont la compagnie est agréable.
Que serait la vie sans finesses ?

IMPAVIDE (n.m.) Personne très intelligente.
Est brillante, elle. C'est une vraie bolle. Pis impavide non plus.

MAQUETTISTE (n.m.) Personne qui mendie pour vivre.
Je gagne ma vie comme maquettiste. Dans les bars, dans la rue, m'a quêter n'importe où !

PARVENU (adj., n.m. et f.) Militaire en mission-suicide.
Y'a des pilotes de guerre qui sont parvenus.





CHARADES

1.

Mon premier est rejeté
Mon deuxième voit la lumière
Mon tout est l'état d'un animal que vous connaissez

2.

Mon premier est un prénom d'homme
Mon deuxième est un pronom possessif
Mon tout est une institution particulière

3.

Mon premier met ensemble
Mon deuxième est une préposition
Mon troisième est l'autre nom de la ville
Mon tout est une institution

4.

Si vous me débarassez de l'un de mes frères jumeaux, je deviens bête.
Si vous me les laisser tous deux, je suis unique. Qui suis-je?

Solutions

1. Déchet, né: déchaîné
2. Laurent, sienne: Laurentienne
3. Uni, vers, cité: Université
4. Orignal et Original

Ça m'tanne!

Le Parking à l'Université.

Pierre

Ça m'tanne!

Que les étudiants du niveau universitaire collent encore de vieilles gommes machées sous les tables et les comptoirs de la cafétéria. YUK!

Christine

Ça m'tanne!

Le monde qui écoute et qui aime "Twin Peaks".

Sylvain











Ça m'tanne!

Le monde qui mange leur crottes de nez au lieu de me les donner.

N. Écrotté-Vent'sale

Ça m'tanne!

Les gens ignorants!!!

Andrea

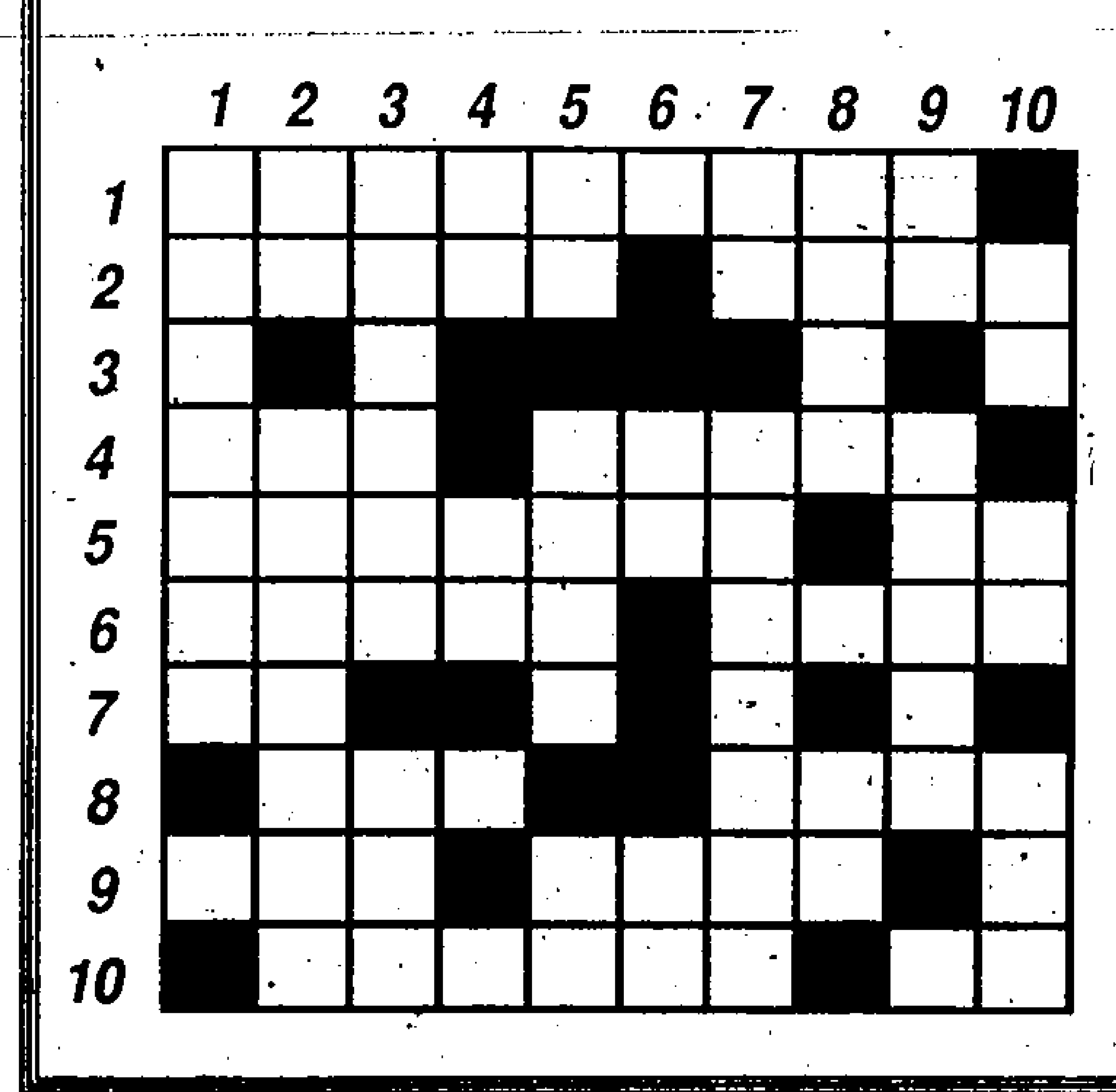








Meuhs croisés



horizontalement

1. Un des ingrédients de la pizza.
2. Partie. Pronom.
3. ·
4. Avare. Bavard sans début.
5. Journal. Douze mois.
6. Quantité d'une pizza. Rempli de nourriture.
7. À l'intérieur de...
8. Matière visqueuse. ``Tour'' anglais.
9. Cet ordre doit être donné au golfe. Nourriture quotidienne.
10. Solution. Note.

verticalement

1. Le golfe en est riche.
2. Coordination. Réparer sans un r.
3. Quitter. Parcourue.
4. Grand-père phonétiquement. Soldats américains.
5. Muettes. Bêtes. Moitié de père.
6. Part. Début d'Adèle.
7. Pronom. Pays d'Afrique du Nord.
8. Couleur. Dedans anglais.
9. Voyelles. Tombeur de Goliath.
10. Sifflantes. Venu au monde. Orient.

BRAMEMENTS LAURENTIENS

Qu'ossé tu penses ?

L'Orignal déchaîné a repris ses bonnes habitudes lors du dernier PUB en chassant à son tour les "francophones" pour leur poser une question bien simple... **Te considères-tu "francophone" ou "bilingue" ? Pourquoi?**

Propos recueillis par Josée Perreault

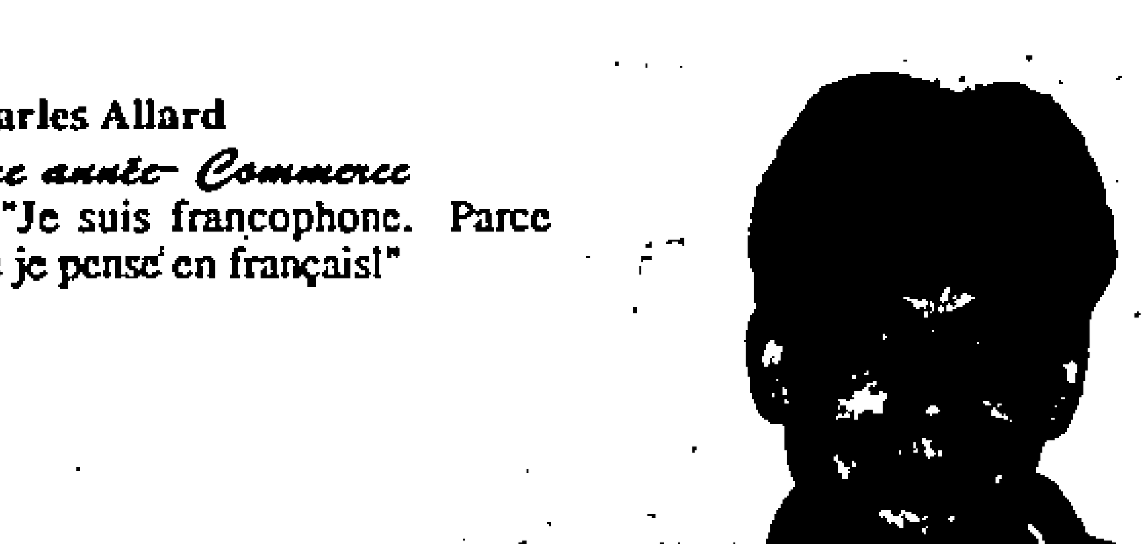
Natalie Bidal
1ère année Commerce
"Je me dis fièrement francophone! Parce que c'est ma langue de tous les jours... Je fonctionne en français."



Michel Bock
1ère année Science Politique
"Francophone aux gosses... parce que je suis né dans la culture francophone et je crois que c'est dommage que, si je me considérais bilingue, je tournerais mon dos à ma culture!"



Charles Allard
1ère année Commerce
"Je suis francophone. Parce que je pense en français!"



Joanne Cloutier
1ère année Commerce
"Bilingue... Parce que premièrement j'appartiens à une école bilingue, je parle les deux langues puis dans le monde si tu es considéré seulement francophone ou anglais, le marché du travail n'est plus ouvert."

Chantal Roy
2e année Psychologie
"Francophone au fond... Parce que y'en a pas beaucoup qui se déclarent francophones et je suis fière de l'être... surtout avec une bonne "Canadienne" en main!"



Laurent Fleck
1e année Français/Histoire
"Bilingue... puisque je parle les deux langues avec aise."





Entente Laurentienne-Northern

L'ULU à Timmins

L'Université Laurentienne de Sudbury et le Collège Northern de Timmins viennent de signer une entente qui permettra aux étudiants et étudiantes d'obtenir, à compter de septembre 1991, les crédits de leur première année d'études universitaires tout en demeurant à Timmins.

On acceptera les demandes de ceux et celles ayant complété leur 13e année et des candidats adultes qui n'ont pas fréquenté d'établissement d'enseignement depuis au moins deux ans. Les cours approuvés par le département ou par l'école appropriée de l'Université Laurentienne seront enseignés en français et en anglais par les membres du personnel enseignant de la région de Timmins.

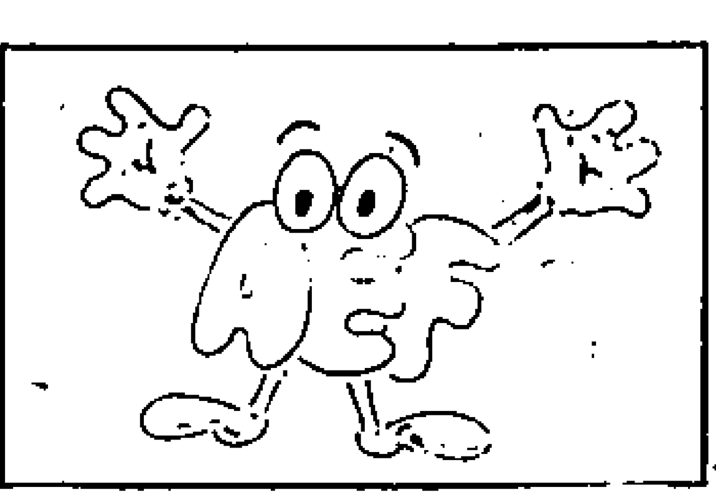
Ce programme qui a été élaboré au cours de la dernière année permettra aux étudiants et étudiantes de 1ère année de la région de Timmins de ne pas avoir à se déplacer et à payer les frais de logement et de séjour qu'entraînent des études sur le campus de l'Université Laurentienne ou d'autres universités. De plus, cette première année d'études au Collège Northern leur donnera une meilleure idée de l'enseignement supérieur et les aidera à mieux se préparer à la vie étudiante sur le campus de la Laurentienne.

Le programme débutera en septembre 1991, peu importe les détails financiers. Une assemblée publique ayant trait au lancement de ce programme aura lieu à Timmins le 27 mars prochain..

Nouveau recteur, premier pub

Chronique A.E.F.

Il y a eu le premier Pub francophone de l'année 1991, le jeudi 24 janvier 1991 à la salle d'urgence au Carrefour francophone à 21 heures. L'entrée n'a pas changé (malgré la T.P.S.) et nous vous invitons à ne pas manquer le prochain Pub francophone qui aura lieu le jeudi 7 février 1990.



Didier Kabagema

Le comité de sélection du recteur a trouvé un candidat pour notre université. Ross Paul est le nom de celui qui est proposé pour la direction de la Laurentienne. La chambre du Sénat doit se réunir en session extraordinaire lundi 28 janvier à 16 heures pour voter cette nomination. Monsieur Ross Paul nous vient d'Alberta et serait francophile. Nous vous tiendrons informé sur la suite des événements.

ART RIGNAL

Au cinéma : nouvelle parution chez *Prise de Parole*

Quand le cinéma fait écran à la vie

Au cinéma
une série d'anges déchus
paradent en avalanche
ces chers anges n'ont pas su
démontrer de la résistance
à un monde enclin
à la décadence

Au cinéma
on ne l'aurait pas laissée délirer de
même longtemps
Au cinéma
on lui aurait coloré le visage
d'expressions
on lui aurait donné un regard
SIGNIFICATIF

Signé Mariette Théberge. Mariette Théberge, musicienne de formation, habituée du milieu théâtral franco-ontarien, est aujourd'hui professeur en pédagogie à la faculté des arts de la faculté d'Education de l'Université d'Ottawa. Elle y travaille à mettre en application les arts d'expression en salle de classe. Elle collabore ainsi à rehausser l'apport de la création en milieu scolaire, en s'enrichissant au contact d'enseignants.



Mariette Théberge travaille à ses poèmes depuis 1980, alors qu'elles les a interprétés en spectacle pour la première fois. Son expérience théâtrale en Ontario français, notamment avec le Théâtre du Nouvel-Ontario, l'a lancée sur la piste des gens qui cherchent et qui se cherchent. Depuis, elle enrichit son répertoire en poursuivant son dialogue avec le public, par des spectacles et des écrits.

Le recueil s'entame *D'un passé légendaire*:

L'ouragan
du présent
a substitué
l'avoir
à l'être

Essoufflée
d'émotions
et d'illusions
passées
la réalité
offre
son avenir
hypothéqué

Au cinéma, ce sont des textes qui transmettent des images et des émotions, des réalités quotidiennes lourdes de vie. Lucidement, ils analysent un certain passé-présent-avenir, en le mettant en contraste avec le cinéma de grande consommation. L'auteure prend le parti d'en rire, mais c'est un rire jaune.

D'un passé légendaire
ma mémoire est une ruelle
où logent les archétypes
d'êtres
dépossédés d'eux-mêmes

Evolue vers *D'un présent ouragan*:

D'un passé légendaire
qui conduit
à un présent
en mal de changements
présent
qui bouleverse
tout
qui bouscule
tout
sur son passage

Pour s'envoler vers *D'un avenir hypothéqué*:

L'ouragan
du présent
a ravagé
les coeurs
les corps
le temps

Hamlet ~~au~~ grand écran

Tout en passions fatales

Shakespeare serait sûrement fier de la plus récente production cinématographique de Hamlet, réalisée par Franco Zeffirelli. Les oeuvres du grand dramaturge ont souvent mis en valeur les habiletés artistiques de plusieurs acteurs et réalisateurs, sur scène et à l'écran, et celle-ci en fait autant.

Natalie Melanson

Parce que la tragédie shakespearienne, ça se fait au niveau des tripes, et les artistes doivent tenir les passions comme centre focal et savoir les interpréter pour lui rendre toute sa force et sa crédibilité. C'est pourquoi, tant au théâtre qu'au cinéma, toute autre chose -- le décor, et même l'action -- dévient secondaire, dans une tragédie shakespearienne.

La première personne à féliciter serait le réalisateur, Franco Zeffirelli. Comme toute pièce shakespearienne est sujette à l'interprétation en ce qui concerne cet aspect central que sont les personnages, Zeffirelli a bien réussi leur adaptation. Par exemple, il a jugé bon d'accentuer l'affection entre mère et fils jusqu'à y donner une forte nuance incestueuse, et ceci de façon habile, peut-être pour complémenter le caractère tourmenté et passionné des personnages.

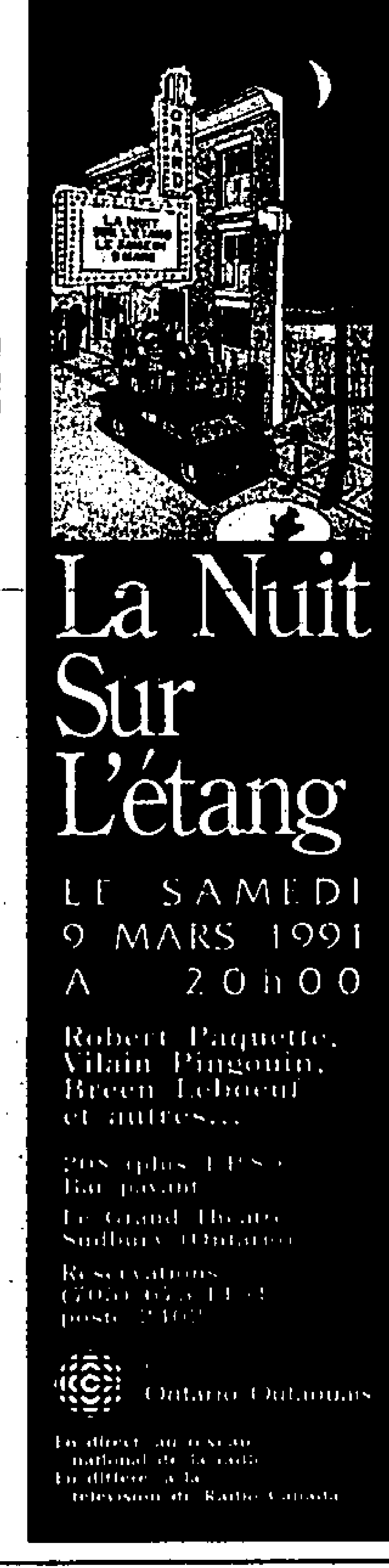
Quant au roi Claudius, il nous semble ici moins méchant et barbare ; seulement un homme mené par ses passions et ambitions. Il gagne même notre sympathie à quelques moments de la pièce.

Quoique Zeffirelli aurait peut-être pu développer et clarifier le passage de la raison à la folie d'Ophélie, transition aussi ambiguë et brusque dans la pièce originale, le rôle est rendu avec une conviction déchirante qui tord le coeur du spectateur, comme il le fait à tous les autres personnages.

Performances passionnées

Après l'art du réalisateur, il faut aussi féliciter les acteurs, qui ont su incarner leurs personnages avec une puissance qui coupe le souffle au spectateur. Dans son rôle de Hamlet, Mel Gibson sait délivrer les monologues classiques non comme le "To be or not to be" récité à l'école, mais avec toute l'angoisse et l'inquiétude qui lui travaillent les tripes. Et bien sûr, ses grands yeux bleus n'y sont pas pour rien, rendant avec beaucoup d'expression et de conviction la pseudo-folie de son personnage -- qui joue, lui aussi, un rôle.

On pourrait élaborer ainsi sur la performance de tous les acteurs. Suffit de dire qu'avec l'excellent jeu des artistes -- réalisateur et acteurs -- et aussi avec le décor splendide de l'Ecosse, qui complète sûrement l'oeuvre; tout cela crée des scènes inoubliables et touchantes qui ne nous laissent pas froids.



CHRONICORIGNALES

Chronique d'une société

Touche pas à mon foetus!

Dans la rubrique Chronique d'une société, l'auteur débat d'une question qui, sans nécessairement être un problème social, suscite chez lui des interrogations.

Il est difficile de promettre une analyse objective de la question (si, même, il y aura analyse!) En fait, il sera question de relever un nombre d'observations faites sur notre société. Les points de vue seront, quand ils existeront, personnels.

Cette rubrique se voulant surtout un débat ouvert, toute critique sera bien accueillie par l'auteur que vous pouvez joindre par le canal de l'A.E.F.

Jean-Daniel Ondo

La jurisprudence canadienne est présentement confrontée à un épineux problème : la question de l'avortement. Au fil des ans, en effet, l'avortement a été "dépénalisé", pour utiliser un terme cher à Van de Kerchove, expert en matière pénale. Il est dévolu le temps où les docteurs réfléchissaient par deux fois (je pense même cent) avant de prononcer la grande sentence : l'élimination du foetus. C'était jadis, le jadis de nos parents et même de nos grands-parents, le jadis où la religion et le contrôle social semblaient vouloir dire la même chose.

Puis, progressivement, parce que les sociétés évoluent et que la sagesse humaine leur emboîte le pas, il a fallu reconsidérer la question de l'avortement. Il est un crime certes, mais n'est-ce pas seulement du point de vue social ? Comment la société pouvait-elle se défendre de respecter les droits humains si les droits individuels n'étaient pas respectés ? Cette société ne commence-t-elle pas par cet individu même qu'elle condamne, pour respecter les exigences même de notre monde où les plus malins (pas les plus forts) réussissent?

Crime légal ou social?

D'autres facteurs sont donc rentrés en ligne de compte et ont fait que l'avortement a été "dépénalisé". Il n'existe pas aujourd'hui, c'est trivial, de lois qui règlementent l'avortement. La jurisprudence fait des pieds et des mains pour régler la question! Croyez qu'elle a du pain sur la planche.

Si l'avortement a été "dépénalisé", si les lois qui condamnaient cet acte ont fini par toutes "s'éteindre", il n'en est pas moins resté un crime dans les moeurs sociales. Notre social y fait des considérations religieuses, politiques, individuelles et j'en passe...

Pour tout dire, l'acte n'a pas été décriminalisé. Ici paraît la grosse controverse entre la dépénalisation et le contrôle social.

Aujourd'hui, les droits individuels ne se démarquent plus tellement de l'intérêt social. L'individu et sa société se sont rejoints sur la hiérarchie des droits : en même temps que le monde moderne tient compte des droits individuels, il ne néglige pas la considération sociale. L'un ne prime plus sur l'autre.

Trouver le juste milieu

De là naissent tous les problèmes de la jurisprudence canadienne sur la question de l'avortement: Pendant que d'aucuns réclament la condamnation pure et simple de l'avortement, d'autres pensent qu'il y a toujours une raison d'avorter. Les bâtisseurs de loi choisiraient certainement le juste milieu, mais quelles sont les limites de cette position? Quand est-ce qu'un avortement sera un crime? Qu'est-ce qui sera considéré avortement? Une fille qui prend une pilule le lendemain de ses relations aura-t-elle autant avorté que celle qui se débarrasse d'un foetus de cinq mois?

La jurisprudence canadienne n'a pas fini de se tirer les cheveux tant il est vrai que tout ici se résume à définir où commence la vie humaine...

Mais, au-delà de la question même d'une réglementation pénale de l'avortement, je porte mon attention sur la source de son essence : le foetus, ce pauvre, brave foetus source de tant de polémique...

Cher foetus tant et si pauvre que ton sort dépend de tellement de tractations, cher foetus tant et si brave que par, et envers le monde, tu survis: à qui appartiens-tu?

Oui! A qui, nom de Dieu, appartient le foetus? La question, je la pose pour commencer à me faire une idée de qui doit décider de son sort, et éventuellement, pour savoir comment on pourrait réglementer la question de l'avortement. Faut-il vraiment condamner quelqu'un parce qu'il (elle) a décidé de se débarrasser de "sa chose"? (C'est un droit qu'on a, non?)

A qui le foetus?

1. Décidons qu'il appartient à la femme:

On a souvent pris des exemples où la femme veut se débarrasser du foetus et l'homme pas. Rompons avec la tradition. Imaginons une situation où une fille tombe enceinte et le dit à son partenaire. La fille est tellement ancrée dans ses moeurs qu'elle pense que l'avortement est un crime. Elle décide de poursuivre sa grossesse. Le gars lui, voit les choses autrement : sa "goutte de sang" est sacrée et cet enfant va les lier à jamais. Pour prévenir cela, il veut la destruction du foetus! Voyez que tous deux ont raison, surtout si la fille évoque sa santé.

Bien malin celui qui saura ici trancher!

2. Décidons que le foetus appartient à l'homme!

La femme ici serait donc une martyr!

3. Décidons de ne plus nous unir!

J'entends plusieurs d'entre vous grogner et avec raison! Certes il est vrai qu'une femme peut acheter un spermatozoïde et se faire féconder, mais, à vrai dire, dans le processus de la reproduction humaine, ce qui importe ce n'est pas tant la reproduction même que l'acte qui mène à celle-ci.

Alors, tant qu'il y aura des femmes, des hommes...

Tant qu'existera, le plus beau, le plus vieux des péchés...

Visite de Djenné

DANS L'OMBRE DE LA MOSQUÉE

N.D.L.R. Dans le dernier numéro, Geneviève nous a raconté son voyage vers Djenné, ville historique située au sud de Mopti. Son voyage, qui n'aurait dû durer que quelques heures, s'était éternisé pendant toute la journée, de façon à ce qu'elle se trouve, à la nuit tombante, dans une ville où elle ne connaissait rien ni personne.

Le lendemain, vers 9h00, je me rendais devant la mosquée où se prenaient les taxis et les bâchées.

Geneviève Ribordy

Djenné avait été magnifique. Hier soir, lorsque j'approchais, elle m'était apparue distante, mais mystérieuse et fascinante dans les dernières lueurs du jour. Confortablement installée sur cette île entourée partiellement de l'eau du Bani et de pâturages où paissaient chèvres, moutons et boeufs, elle ne permettait son accès que par des digues surélevées que couronnaient d'anciennes portes taillées. En passant sous l'une de ces portes, je m'étais sentie transportée dans un autre monde, monde où l'histoire était conservée et mêlée au présent.

J'avais trouvé un compatriote du Peace Corps américain, et je m'étais, avec quelque gêne, fait accueillir chez lui. J'avais dormi dans la deuxième pièce de son logement, genre d'appartement au deuxième étage d'une maison de boue, et j'avais partagé ses repas chez son logeur. Chez lui, j'étais montée sur le toit, et à la nuit tombante, j'avais pu voir toute Djenné, ou plutôt tous ses toits.

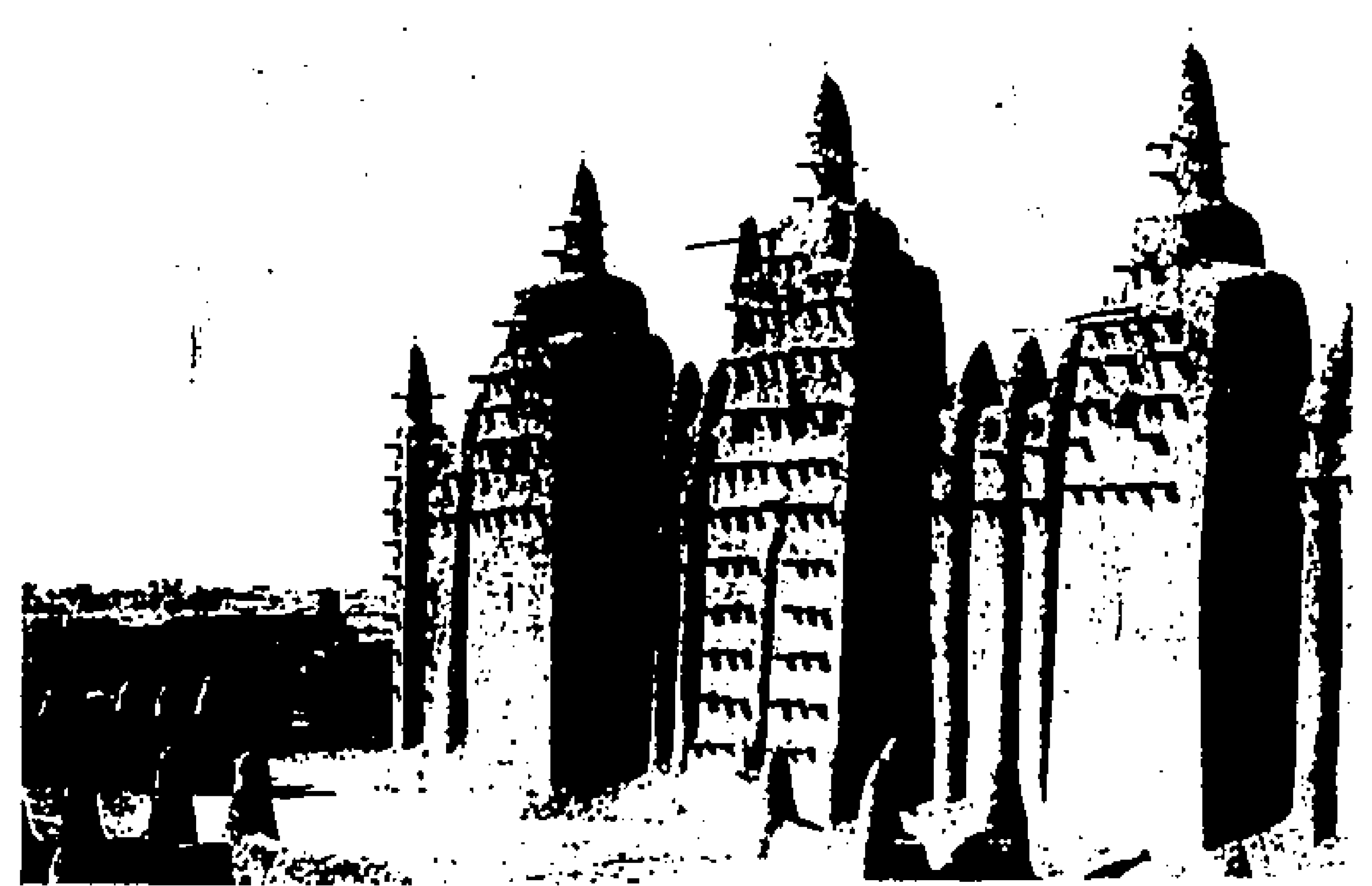
Toutes les maisons de Djenné étaient construites de boue. En effet, un décret interdisait toute construction en brique, en bois, ou en tout autre matériel que la boue, afin de conserver le caractère historique de la ville. Toutes les maisons comportaient deux étages, en plus du toit qui servait de terrasse. Plus loin, là-bas, presque à la limite de la ville, j'entrevoyais, presque irréelle, cette fameuse mosquée que je n'avais pas encore eu le temps de visiter, même de regarder. Puis autour de Djenné, l'eau, les champs et quelques bois communiaient pour lui donner son allure paisible. Par les digues, quelques hommes et femmes rentraient chez eux.

Le lendemain matin, je m'étais levée de bonne heure pour partir à la découverte de cette ville. J'en avais d'abord fait le tour, regardant curieusement les maisons, les rues, les gens qui débutaient leur journée. Comme à l'ordinaire, les enfants s'élançaient vers moi, criant "toubabou". Mais, ici, on connaissait les touristes: ils m'avaient demandé aussi des cadeaux. Je les avais ignoré.

J'étais passée devant un petit enclos de boue carré. Là, à ce que l'on m'avait dit, était enterrée une vierge. Il y avait de cela plus d'un millénaire, alors qu'on avait voulu fonder Djenné, un marabout avait prévenu son ami : il ne réussirait jamais à construire une ville en cet endroit hanté, sans qu'il ne sacrifie une vierge. En effet, chaque nuit, ce qu'il avait construit était détruit. Enfin, il avait enterré vivante sa fille, et par la suite, la ville était devenue invincible...

Ville légendaire, ville historique, Djenné était une ville de caractère. Mais plus que tout, sa mosquée attirait le regard. Majestueuse, délicatement taillée, elle se tenait droite et fière dans l'ombre du matin. L'enceinte qui l'entourait datait même, disait-on, du 12e siècle. La mosquée, elle, avait dû être rebâtie au début du siècle après avoir été démolie. Depuis, chaque année, tous les habitants se réunissent pour recouvrir la mosquée d'une couche de boue.

Je me tenais debout dans la grande place devant la mosquée, place qui servait de marché les jours de foire, et de parking aux rares véhicules publics. Quelque peu appréhensive, je trouvai le chauffeur. Je n'avais aucune intention de vivre de nouveau une journée comme la veille. Mais cette journée s'annonça mal quand le chauffeur me suggéra de revenir dans une heure...



Je décidai d'aller regarder la mosquée de plus près. J'en fis le tour, puis je guignai à l'intérieur par une porte. Il y avait à une extrémité de la mosquée une grande cour bordée d'un corridor où il faisait nuit. Je continuai à contourner la mosquée de l'extérieur, mais finalement je ne pus plus résister à la tentation : en regardant de nouveau à l'intérieur, je fus saisie par l'envie d'y pénétrer. Il n'y avait personne. Je savais qu'une femme n'avait pas le droit d'y pénétrer, mais je n'étais pas musulmane. Je n'étais qu'une blanche stupide.

Otant mes souliers, je pénétrai à l'intérieur en hésitant, sans trop avancer mes pieds nus dans le sable frais. L'intérieur était à couper le souffle. Mystique. Des centaines de colonnes parallèles et entrecroisées projetaient des ombres symétriques sur le sol, sur les murs. Je regardai vers le haut. Les colonnes montaient à plusieurs dizaines de mètres, et soutenaient des filets dans lesquels étaient enchevêtrées des chauves-souris. Je ne savais si elles s'y reposaient ou si elles y étaient prises. Sans oser trop m'aventurer entre ces colonnes qui me jugeaient, je regardai encore un moment, imprimant chaque détail dans mon esprit : les milliers de traces de pieds dans le sable, les petits cris des chauves-souris qui rompaient le silence solennel, une espèce d'autel au fond d'une allée, la lueur d'une fenêtre. Puis je ressortis, presque à la course. J'aperçus une vieille femme qui me regardait d'un air sévère. Mon coeur battait, à la fois ému par l'émotion d'avoir découvert un lieu si sacré et serré par la culpabilité d'avoir pénétré le sanctuaire.

Je me promenai quelque peu dans les rues de la ville, afin de calmer mes esprits, puis je retournai au taxi. A mon arrivée, le chauffeur m'annonça que toutes les places étaient vendues et qu'on partirait sous peu. Je ne pouvais en croire mes oreilles. Comment ça? On allait partir! Le chauffeur attacha les bagages sur le toit du taxi. Taxi... Bien qu'en meilleur état que la bâchée d'hier, ce genre d'auto familiale n'inspirait guère plus confiance... Elle était vieille. Après s'être occupé des bagages, moins nombreux que ceux d'hier, le chauffeur fit entrer entrer 8 passagers dans l'auto, trois tout à l'arrière où un siège avait été installé dans ce qui aurait dû être le coffre, quatre au milieu, et deux sur le siège avant. Il avait voulu me caser à l'arrière, mais j'avais refusé. Je me trouvais maintenant coincée au milieu, derrière le chauffeur, mais là au moins, j'avais de l'air. Si la veille avait été une journée plus fraîche qu'à l'ordinaire, grâce à la pluie, aujourd'hui, le soleil était revenu plus brillant et plus chaud que jamais.

Le taxi se mit en marche, et on quitta la grande place de Djenné. Et il n'était que 10 h! En regardant la mosquée une dernière fois, je ne pouvais le croire. On allait partir, sans encombre, sans problème!

A SUIVRE

Tradition africaine

La cérémonie du Ngondô

Bien que les rites se ressemblent souvent de pays en pays dans ce continent, ce sera faire preuve d'ignorance que de vouloir, à partir de ce qui est dit ici, se faire une idée générale de ce qu'est l'Afrique. Ce continent est peut-être l'un des plus riches en culture (du point de vue diversité). A preuve, dans le seul Cameroun, 365 différentes cultures se côtoient. Même si certaines se rapprochent entre elles, ces cultures sont pour la plupart étrangères les unes aux autres...

Jean-Daniel Ondo

Douala est aujourd'hui de par son modernisme et son urbanisation, la plus grande ville du Cameroun, ce petit pays d'Afrique centrale situé sur l'équateur et comptant 10 millions de fils et filles.

La ville est jalonnée de gratte-ciel et son infrastructure n'a vraiment rien à envier aux grandes métropoles d'ailleurs. Elle tire son importance de son port (le plus grand du Cameroun et d'Afrique centrale) et l'origine de son nom d'une ethnie qui aujourd'hui semble en voie de disparition: les "duala" (prononcer Douala)...

Les duala sont originellement un peuple de pêcheurs. Le fleuve Wouri (prononcé "vouri"), l'un des plus importants du pays avec le Sanaga, traverse la ville. C'est d'ailleurs lui qui a fait le cours de l'histoire du Cameroun. Lorsque les premiers explorateurs sont arrivés au Cameroun, ils sont débarqués par ce fleuve. Ces Portugais, qui alors ne savent pas prononcer les noms des autochtones, appellent le fleuve "Rio Dos Camaroes" qui signifie "rivière des crevettes" du fait que les eaux du Wouri en abonde.

Camaroes va devenir plus tard, avec les Allemands qui succèdent aux Portugais, Kamerun; puis Kameron en enfin Cameroun pour une consonance beaucoup plus française...

Comme la plupart des ethnies camerounaises et africaines, les Duala ont un ensemble de cérémonies traditionnelles propres à leur culture. La plus importante est sans nul doute la cérémonie du "Ngondô". Il m'est difficile ici de donner avec exactitude la signification de ce nom, mais il se pourrait qu'il tire ses origines du pagne traditionnel et obligatoire que portent les gens qui participent à la cérémonie.

Lorsqu'arrive la saison des langoustes (Mbéâto en duala), les préparatifs commencent. Pour ce peuple de pêcheurs, la langouste était jadis un mets sacré que seuls les initiés avaient droit de consommer. Lorsqu'un duala vous offre ce plat, c'est qu'il vous a vraiment en estime. On raconte d'ailleurs que si le Prince Duala de l'époque de la colonisation avait été avare comme son prédécesseur et avait refusé le plat de Mbéâto au premier Portugais, le Cameroun n'aurait jamais été conquis...

Un rite d'initiation

Comment se célébrait jadis le Ngondô? Comme je l'ai mentionné plus haut, c'est un rite d'initiation. La veille du grand jour, toutes les femmes qui avaient donné naissance à un enfant se le voyaient enlevé par les grands sorciers de la tribu. Ceux-ci (les sorciers) après avoir communiqué avec les esprits des eaux, après les avoir remerciés pour cette production abondante de Mbéâtô, jetaient tous les enfants dans le fleuve à minuit et allaient se reposer. Au grand matin tous les enfants étaient retrouvés bien vivant au bord du fleuve et donnés à leur mère. Ceux qui manquaient à l'appel étaient bien les élus des dieux. Les génies des grandes eaux les retenaient pour les doter de pouvoirs surnaturels. Entre temps toutes sortes d'activités battaient leur plein au bord du fleuve. Les femmes généralement étaient mises à l'écart.

Au troisième jour, les enfants qui étaient restés dans les eaux reparaissaient alors lors d'une cérémonie mystique. Ils étaient repêchés par les grands prêtres qui savaient alors quel pouvoir avait été donné à tel ou tel enfant. Ces gosses ne revoyaient pas leur mère jusqu'à l'âge adulte.

On raconte aussi que pour s'assurer que beaucoup d'enfants allaient voir le jour à la veille du Ngondô, le prince héritier devait, deux jours à l'avance, passer du temps avec toutes les jeunes filles vierges du clan. La grossesse germait et arrivait à terme seulement au bout de 2 jours et les enfants venaient au monde la veille du Ngondô.

Aujourd'hui le Ngondô n'est qu'une fête symbolique où, dit-on, à la place des enfants, ce sont des dons en argent qui sont offerts. Les enfants eux au moins revenaient me direz-vous, mais ceux qui n'étaient pas élus se voyaient simplement, sous les eaux et par les génies, débarrassés de leurs dons et chance. Ces génies les transféraient alors mystiquement à ceux-là qu'eux, ils avaient choisis.

Comme quoi, même les dieux sont partiels, comme la Bible le prouve d'ailleurs.

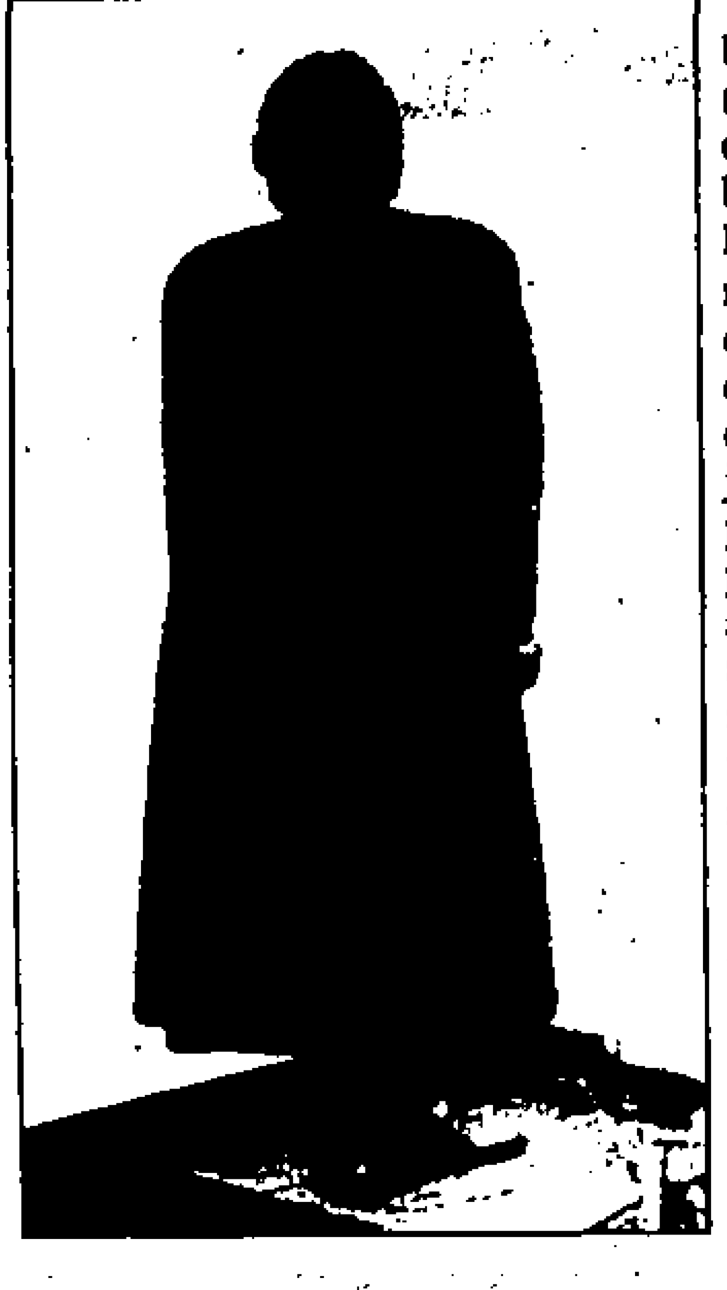
ÉCOLORIGNAL

La fourrure : une industrie en déclin

Comment reprendre du poil de la bête ?

Le vendredi 4 janvier dernier, l'Association des Trappeurs de l'Ontario et sa compagnie de vente aux enchères de fourrures brutes, North Bay Fur Sales, ont été mises en tutelle après que les gouvernements fédéral et provincial ont refusé de se porter garants des dettes de l'Association auprès de la banque Toronto-Dominion. La fermeture de cette coopérative de trappeurs rétablit le monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur la vente des fourrures brutes au Canada, monopole qu'était venue briser l'Association des Trappeurs de l'Ontario il y a 48 ans. Que s'est-il passé?

Annette Ribordy



Cet événement ne doit pas être interprété comme un incident isolé. Au contraire il est symptomatique de la situation qui existe dans l'industrie de la fourrure, l'une des plus imprévisibles, des plus complexes, des plus cycliques et des plus fragmentées qui soient. Toute son histoire est jalonnée de périodes de prospérité suivies de crises sérieuses. Après une période faste qui a débuté durant les années 60 et qui a atteint son apogée en 1987, elle connait depuis 4 ans des temps difficiles.

Une société changeante

Les causes de la crise actuelle sont multiples: facteurs économiques, changements dans les valeurs culturelles de la population, influence de la mode, introduction de produits substituts, concurrence étrangère, désuétude technologique et fonctionnelle.

Sur le plan national, la récession, les taux d'intérêt élevés ont amené les ménages à repousser l'achat de biens non-essentiels, provoquant ainsi une baisse dans la demande. De même, tous les événements qui ont un effet sur les transactions internationales – les fluctuation des monnaies et les conditions économiques des partenaires commerciaux – affectent le niveau des exportations dont l'industrie de la fourrure dépend dans une large mesure.

Le vieillissement de la population, la présence des femmes sur le marché du travail, les revenus accrus de la population ont déplacé la demande d'un certain nombre de biens essentiels vers des produits plus sophistiqués qui ne sont plus de première nécessité et qui correspondent à de nouveaux styles de vie.

Depuis les années 50, les biens qui ont, la plupart du temps, eu la préférence des consommateurs sont l'automobile, les biens durables, le logement et les loisirs. De même l'amélioration des moyens de transport, des technologies de construction domiciliaires et des méthodes de chauffage on joué un rôle déterminant dans la place qu'occupait la fourrure auprès des consommateurs. Même au Canada où les hivers sont très froids, le confort n'est plus un argument utilisé dans la vente de la fourrure. Cette dernière a donc perdu son caractère utilitaire et elle n'a réussi que marginalement à devenir un bien discrétionnaire.

Depuis les années 60, les tendances de la mode s'orientent vers une simplification de l'habillement qui tend à aller à l'encontre des modes riches et sophistiquées. Cette tendance reflète les changements dans la valeur symbolique des biens, particulièrement de ceux qui sont associés au statut social, en réduisant leur importance au profit de biens de nature intangible reliés à la réussite personnelle et à la réalisation de soi.

Campagnes anti-chasse

Conséquence de notre société de communication de masse, les médias deviennent le forum de ceux qui savent s'en servir habilement pour influencer des groupes très importants de personnes. Cette caractéristique ressort de la campagne contre la chasse au phoque qui fut exploitée d'une manière intensive par les médias et qui vit l'entrée en scène de vedettes internationales comme Brigitte Bardot. Par suite de ces événements et des mouvements qui les ont suivis, dans beaucoup de pays le *consommateur* ne peut plus porter de fourrure sans se sentir coupable. Malheureusement et à son grand détriment, l'industrie a mis très longtemps à réagir et à se défendre contre ses détracteurs, pour démontrer que les trappeurs ne sont pas des sauvages sanguinaires, que la faune bien gérée n'est pas sujette à disparition et que la fourrure est un bien non polluant.

Enfin, il faut compter avec la concurrence étrangère. Dans le secteur des peaux brutes, les pays scandinaves ont sur-saturé le marché de fourrures d'élevage, les pays d'Extrême-Orient produisent des peaux à des prix défiant toute concurrence. Au niveau de la transformation, la concurrence des pays asiatiques, notamment Hong Kong et la Corée du Sud, constituent une menace sérieuse pour l'industrie: usines modernes, automatisées, production de masse, utilisation rationnelle des peaux. Ils visent le marché des salaires moyens et la consommation de masse.

Production de masse

Du point de vue interne, le secteur de la confection éprouve de grandes difficultés à s'intégrer au contexte économique d'aujourd'hui. A l'époque de la standardisation et de la production de masse, l'industrie de la fourrure est encore un métier qui touche un grand nombre de professions artisanales et artistiques où les valeurs sont transmises d'une génération à l'autre. La majorité des entreprises sont des compagnies privées, le plus souvent des entreprises familiales ou des sociétés en nom collectif dont la taille moyenne est de 7 employés.

Ainsi, en dépit de certains progrès technologiques, ce secteur dépend encore du savoir-faire de la main d'oeuvre. Mais cette dernière vieillit et la relève n'est pas là. Depuis que le système de formation professionnelle basé sur l'apprentissage a été remplacé par la formation théorique dans les collèges d'arts appliqués et de technologie, les conditions de formation ne permettent plus de répondre aux exigences des métiers de la fourrure.

Enfin, l'industrie canadienne tend à se concentrer dans le secteur des produits haut de gamme caractérisés par une production limitée, des prix élevés, des boutiques de vente exclusives, segment qui perd de plus en plus de terrain au profit des produits de grande consommation.

Si avenir il y a

Dans une société de plus en plus axée sur l'innovation technique, la production, la consommation et la communication de masse, il semble que l'industrie de la fourrure se trouve à la croisée des chemins. Il lui faudra trouver des solutions : élargir l'éventail de l'utilisation de la fourrure, moderniser son système de production en dépit de sa sous-capitalisation chronique et surtout rattraper le retard considérable qu'elle a pris dans le débat qui l'oppose aux mouvements environnementalistes.